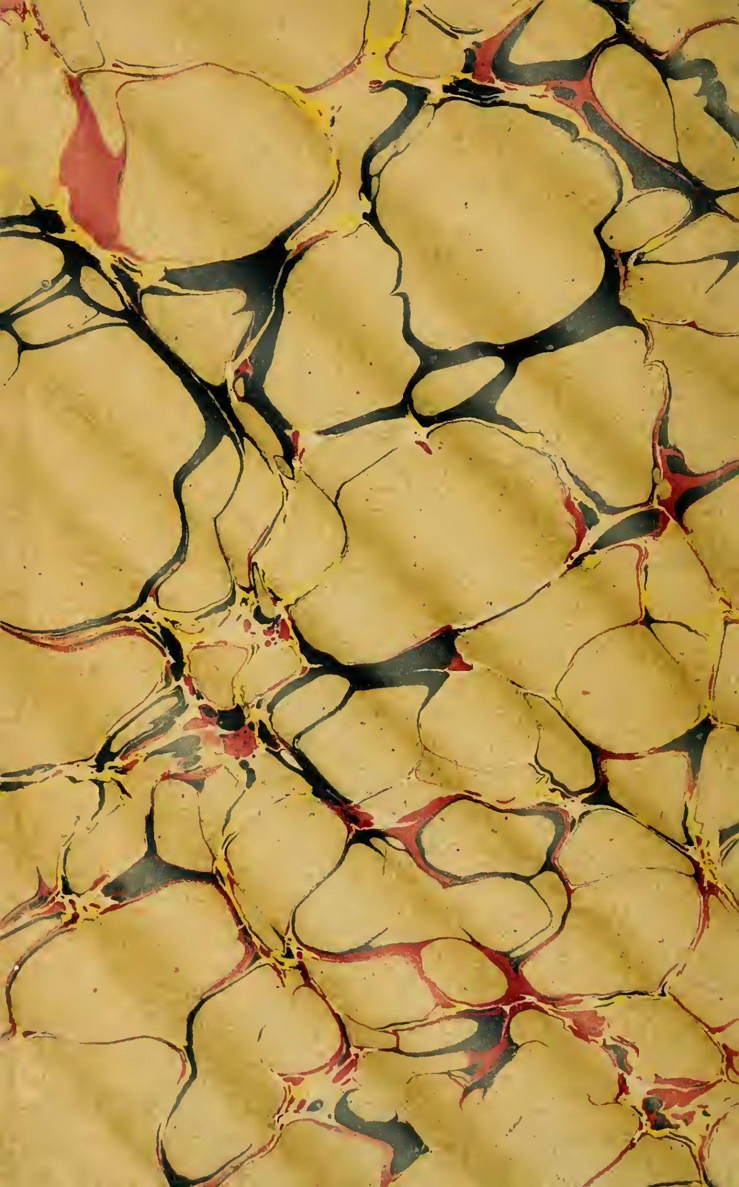
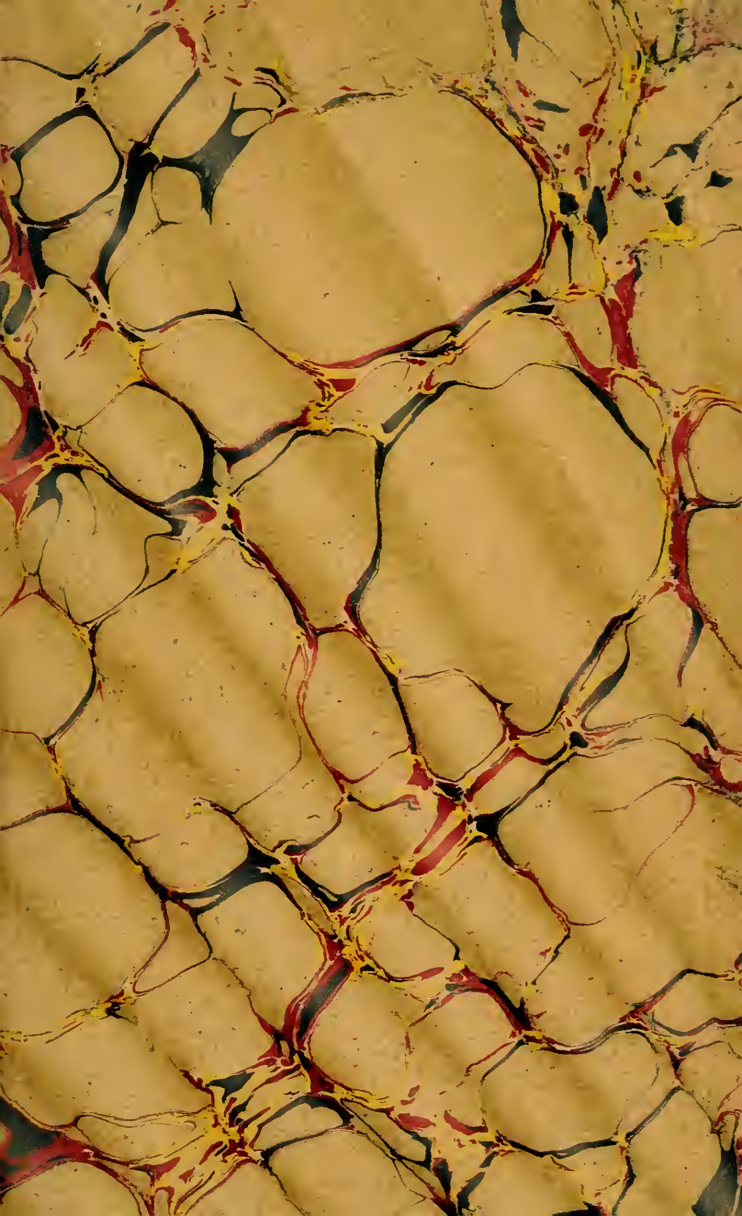

3 1761 04769289 2





ÉPITRES

RUSTIQUES

DU MÊME AUTEUR

LA FILLE D'ESCHYLE

Étude antique en 5 actes

COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Un volume grand in-18.

LES POËMES DE LA MER

4e édition. — Un volume grand in-18.

LABOUREURS ET SOLDATS

2e édition. — Un volume grand in-18.

MILIANAH

Épisode des guerres d'Afrique

Nouvelle édition. — Un volume grand in-18.

LA VIE RURALE

Tableaux et récits

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Un vol. grand in-18.

Paris. — Imprimerie J. Claye, rue Saint-Benoit, 7.

ÉPITRES

RUSTIQUES

PAR

JOSEPH AUTRAN



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1861



LIVRE PREMIER

I

AD MUSAM.

Est-ce avril qui renaît? d'un ciel déjà plus clair
Les premières tiédeurs sur nous glissent dans l'air;
Déjà mainte croisée, à ce clément zéphire,
S'ouvre plus confiante et librement respire :
C'est lui-même; aux couleurs dont il réjouit l'œil,
Le printemps s'est trahi, courons lui faire accueil!
Ce qu'il nous faut à nous, ce n'est pas la verdure
Qu'essaye au boulevard le tilleul en bordure;
Ce n'est pas le bouquet, transi des froids récents,
Qu'une humble mendiante offre à tous les passants;

I

AD MUSAM.

Est-ce avril qui renaît? d'un ciel déjà plus clair
Les premières tiédeurs sur nous glissent dans l'air;
Déjà mainte croisée, à ce clément zéphire,
S'ouvre plus confiante et librement respire :
C'est lui-même; aux couleurs dont il réjouit l'œil,
Le printemps s'est trahi, courons lui faire accueil!
Ce qu'il nous faut à nous, ce n'est pas la verdure
Qu'essaye au boulevard le tilleul en bordure;
Ce n'est pas le bouquet, transi des froids récents,
Qu'une humble mendiante offre à tous les passants;

Ce n'est pas l'hirondelle, humide encor de pluie,
Qui s'abat sur le toit dans un flocon de suie;
Autres sont nos désirs, plus larges sont nos vœux :
Azur à pleins regards et brise à pleins cheveux,
Il nous faut la splendeur de l'aube printanière.
Que ferais-tu, d'ailleurs, plus longtemps prisonnière
Dans ce bruyant Paris? Muse, qu'y ferais-tu,
Toi dont la liberté fait toute la vertu;
Toi qu'un instinct sacré, toi qu'un amour vivace
Appela de tout temps vers les cieux, vers l'espace,
Aux vallons où blanchit la primevère, aux bois
Où merles et bouvreuils chantent à pleine voix?

Ce Paris désormais, dans ses métamorphoses,
Vaut-il un coin de terre où fleurissent les roses?
L'heureux Paris des arts, connu du monde entier,
Paris n'est plus Paris, ce n'est plus qu'un chantier;
D'un peuple de maçons c'est le poudreux empire.
Le fracas des marteaux a fait taire la lyre.

L'échafaudage y règne à tous les horizons;
On renverse, on bâtit portiques et maisons;
La pioche et le pic font partout leur trouée;
De noirs débris, partout, la voie est obstruée,
Et, groupes délogés, partout les émigrans
Promènent au hasard leurs pénates errans.

Fuyons; tout ce tumulte offense nos oreilles,
Et nos yeux ont besoin de voir d'autres merveilles.
En vain le bloc de jaspe, en vain le marbre et l'or
S'élèvent en arceaux; tu cherches mieux encor:
Le désert te convie, et, fût-elle indigente,
La chaumière où l'on aime, où l'on prie, où l'on chante!

Et puis, quand les vieux murs sont par l'homme abattus,
Adieu les vieilles mœurs et les vieilles vertus!
Combien de souvenirs, combien de chères ombres,
Croulent avec la pierre et gisent en décombres!

Combien d'antiques dieux qui partent sans retour!
De cette fièvre aussi Rome fut prise un jour :
On la vit, à la fin, cette race immortelle,
Quitter le glaive illustre et prendre la truelle,
Renverser, démolir, fondre de toutes parts
Tout ce qui fut l'orgueil de ses premiers remparts,
Et, sur l'emplacement de ses vieux toits rustiques,
Multiplier sans fin les fastueux portiques.
Des flancs du Janicule au front du Palatin,
Le marteau chaque jour sonna dès le matin;
Le plus vil affranchi, pour y loger ses lares,
Se bâtit un palais riche en dépouilles rares;
La fille d'un esclave au service des bains
Eut sa villa superbe aux quartiers suburbains.
Plus belle tous les jours, plus grande que la veille,
Rome enfin ne fut plus qu'une immense merveille,
Qu'un amoncellement de frontons suspendus,
De palais, de jardins au hasard confondus,
Où partout se mêlait, comme en un labyrinthe,
L'ivoire de l'Euphrate au bronze de Corinthe!

Hélas! tout cet éclat rendit les dieux jaloux.
Il vint avec des temps marqués de leur courroux,
Alors qu'on pouvait lire, au front d'Auguste même,
Les mots de décadence et de chute suprême.
Ce fut quand, dégradés de leurs titres anciens,
On vit les lâches fils des fiers patriciens
Aux portes de Néron traîner leurs laticlaves;
Quand tout ce peuple-roi fut un troupeau d'esclaves;
Quand l'orgueil, quand le feu des brutaux appétits
Eut tout enveloppé, les grands et les petits,
Et que Rome un matin, de luxure énervée,
Des coursiers d'Attila pressentit l'arrivée!

Viens donc, Muse! laissons les Césars et leur cour,
Et Rome débordant plus loin de jour en jour.
Avril naît; revêts-toi de ta plus simple écharpe;
Prends en main les pipeaux, moins pesants qu'une harpe,
Et légère, et courant de buissons en buissons,
Viens au peuple rural redire tes chansons.

Dis-leur des humbles toits la paix héréditaire;
Fais aimer les vertus qui naissent de la terre;
Rattache au droit sillon les ingrats laboureurs;
Dénonçant la cité pour ses âpres fureurs,
Montre partout le champ plus fécond que la ville.
Cette œuvre est la plus douce, elle est la moins stérile.
Poursuis-la jusqu'au bout d'un cœur jeune et dispos.
Tu pourras, l'ayant faite, avoir droit au repos:
Comme on voit la faneuse, à midi, sous l'ombrage,
A la fraîcheur des bois reprendre un peu courage,
Et, laissant retomber la gerbe de sa main,
S'endormir pour une heure au talus du chemin,
Muse, à ton heure enfin, sur quelque rive agreste,
Il te sera permis de faire aussi ta sieste,
Et, sous le noir troëne où chante le pinson,
Fermant l'œil, d'oublier toi-même ta leçon!

II

A RAOUL B.

Ami des premiers temps, puisque tu veux savoir
Comment j'ai retrouvé les champs, l'humble manoir,
Les bois, les prés, si chers à notre adolescence,
Et tout ce qu'ils m'ont dit après la longue absence,
Je te le conterai sans art, cherchant plutôt
La vérité du cœur que la beauté du mot,
Et laissant à mon vers, dont le hasard dispose,
Un peu du libre essor qu'il envie à la prose.
« Sois prolixe, dis-tu; j'aime les longs récits. »
Le défaut de ce temps n'est pas d'être concis.
Volontiers à sa verve un narrateur se livre,

Et la phrase allongée en courant tourne au livre.
Si d'ailleurs un public était là, je devrais
D'un art plus contenu méditer les apprêts;
Mais j'écris pour un seul, n'ayant pas d'autre gloire,
Et me conforme au vœu de ce cher auditoire.

Ce fut donc l'autre jour, aux heures du couchant,
Que j'arrivai. Mon cœur sentait, en approchant,
Ce mélange confus de tristesse et de joie
Qu'on éprouve, quand Dieu permet que l'on revoie
Ces lieux où l'on vécut enfant, libre d'ennuis,
Et que, pour de longs jours, on déserta depuis.
On aime à retrouver partout, à son passage,
Ces sites, chers témoins des plaisirs d'un autre âge;
Mais une voix pourtant vous dit, non sans douleur,
Qu'on y revient moins jeune... et rarement meilleur!

Déjà le soir jetait, des coteaux à la plaine,

Sa brume qu'un doux vent frôlait de son haleine :
Soir du milieu d'avril, qui descend calme et pur,
Et revient chaque fois plus tard et moins obscur!
Sous ce voile flottant, qu'un dernier rayon dore,
Toute chose à mes yeux s'attendrissait encore ;
Les prés et les coteaux, les bois vus à demi,
Tout semblait m'accueillir d'un regard plus ami.
Le long des chemins creux, marchant sous les feuillages,
Les bouviers ramenaient leurs pesants attelages.
Le repos s'étendait sur les sillons déserts.
Tout à coup, une voix dans le calme des airs
S'éleva; du hameau la solitaire cloche
Murmurait l'Angelus à la nuit qui s'approche.
Te le dirai-je, ami? l'accord lent et pieux
Fit courir de mon cœur une larme à mes yeux.
Au sein de ce Paris, vaste foule en démence
Qui couvre toute voix de sa rumeur immense,
Et parmi les conseils n'entend que les mauvais,
Je l'avais désappris ce doux accord, j'avais
Oublié cette voix, des vallons si connue.

Qui de l'âme et de Dieu nous parle sous la nue!

La sombre nuit tombait, lorsque, doublant le pas,
J'atteignis le portail, qui ne m'attendait pas,
Et que le vieux gardien de la maison déserte
Vint m'en ouvrir le seuil, tout surpris de l'alerte :
— Quoi, monsieur! vous, enfin! quel fortuné hasard...
Dieu sait qu'à ce bonheur je songeais peu, si tard!...
Monsieur dînera-t-il?... — Non, merci, mon vieux Pierre,
Je ne veux qu'être seul; vas et clos ta paupière.—
Là, dans cette maison, lieu cher et vénéré,
De tous mes souvenirs je marchais entouré.
Les portraits sur les murs semblaient me reconnaître,
Toujours comme le fils et non comme le maître.
Les fauteuils dans les coins me parlaient des absens.
J'allais, je regardais au hasard, en tout sens;
Je montais l'escalier et m'arrêtais encore,
Et je parlais tout haut dans ce vide sonore!

— Cette première nuit qu'on passe dans les champs
A des attraits pour moi, singuliers et touchants.
Il semble qu'une paix auguste et solennelle
Vous reçoive, et vous couvre au chevet sous son aile.
La veille, en fugitif, on a quitté Paris:
On arrive, les sens encore tout meurtris
Du tonnerre orageux qui sans fin s'y prolonge;
Dans un bain de silence aussitôt on se plonge;
On savoure un bonheur mêlé d'étonnement
A se sentir perdu dans cet isolement,
Si calme et si profond que l'on croit, solitaire.
Dormir dans une alcôve aux bornes de la terre!
Chaque fois qu'on s'éveille, on écoute... Aucun bruit:
Si ce n'est, par moments, un chien qui dans la nuit
Aboie, un chant de coq d'une ferme lointaine;
Ou, limpide et profond, le bruit d'une fontaine.

Dormeur favorisé, j'eus encor, toutefois,
Les nocturnes honneurs d'une plus belle voix:

Le doux chantre d'amour, le Roméo champêtre,
Vingt fois improvisa, tout près de ma fenêtre.
Comme vous restez loin de ce chant des buissons,
Ténors à si haut prix, que nous applaudissons !
De ma jeunesse éteinte ô voix plaintive et tendre,
Est-ce toi qui là-bas venais te faire entendre ?
Est-ce vous, jours passés, printemps mélodieux,
Qui, dans ce chant d'oiseau, remontiez vers les cieux?

L'aube parut bientôt, riante, pavoisée,
Et, d'un premier sourire, égayant ma croisée :
Aube d'avril, salut ! J'entendis dans la cour
Les hommes s'appelant pour le travail du jour,
Et hâtant leurs apprêts. De la fenètre ouverte
Je voulus contempler les bois, la plaine verte,
Toute image encor chère à mon cœur, à mes yeux,
Et ce réveil confus des champs laborieux.
De cet agile pas que l'air natal excite,
Je sortis, courant faire au dehors ma visite ;

Sous les toits attenants, pressé de voir d'abord
Nos serviteurs anciens dont j'ignorais le sort.
Hélas! pour transformer leurs plaisirs et leurs peines,
Que peu de temps suffit aux familles humaines!
Ce chef de la tribu, ce fermier des vieux jours,
(Il me semble l'entendre) homme aux graves discours,
Qui marchait répandant la sagesse en proverbes,
Depuis trois ans il dort sous une touffe d'herbes.
La fille du berger, cette brune Clairon,
Tu sais, belle à treize ans, et d'un bras déjà rond
Épanchant de sa cruche un lait pur à nos lèvres,
Mère, elle a trois enfants, dont un garde les chèvres.
En revanche, Marcel, dans sa forte maigreur,
Est toujours l'homme austère et le fier laboureur.
Comme nous parcourions au matin la campagne,
Observant les taillis où la verdure gagne,
Et le blé des sillons qui commence à grandir:
— Ah, dit-il, dans un mois la plaine va bondir!...
Docteurs, que pensez-vous de cette poésie?
Cet homme, à son insu, parlait comme Isaïe.

— Puis je vis, égarant mes pas sans les compter,
Les vergers, le jardin que j'avais vu planter,
Les coteaux où le bois librement se ressème.
De ces arbres, jadis plus petits que moi-même,
Et que je protégeais de mon ombre en passant,
La plupart se dressaient d'un essor florissant,
Et, secouant sur moi leur cime épaisse et verte,
Me rendaient aujourd'hui l'ombre autrefois offerte.

Ainsi, par les sentiers qui fêtaient mon retour,
Passa de l'aube au soir cet heureux premier jour !

Hélas ! tu le connais, l'aphorisme vulgaire :
Les jours suivent les jours, ne se ressemblant guère.
Salomon l'avait dit, ce sage entre les rois !
Après lui, Petit-Jean l'a dit aussi, je crois.
Bref, dès le lendemain ma chronique s'attriste.
A tous mes sentiments, toi, dont le cœur assiste,

Écoute cette histoire, et dis, cher compagnon,
Si mon âpre douleur fut légitime ou non :

Sur le sentier qui mène au clos de la Tourache,
Et qu'adoucit au pied la mousse qui le cache,
Un chêne était debout depuis les temps anciens,
Beau, superbe, touffu, royal; tu t'en souviens!
Un troupeau tout entier s'assemblait sous ses branches;
Le peuple d'un village y dansait les dimanches;
Seul enfin, dans nos champs de son ombre couverts,
Il s'élevait plus haut qu'un phare au bord des mers!
Le temps, qui l'assiégeait sans entamer sa force,
Le temps avait creusé sous sa noueuse écorce
Une ouverture, un antre au sinueux contour,
Une caverne sourde où n'entrait pas le jour.
Que de fois, écoliers rebelles à l'étude,
Nous vînmes nous blottir dans cette fente rude,
Et nous vîmes passer, au versant du ravin,
Le vieux maître grondeur qui nous cherchait en vain.

Combien de fois encor, quand la pluie en novembre
Tombait, ce cher abri, meilleur que notre chambre,
Nous reçut l'un et l'autre, et, longtemps à couvert,
Nous endormit au bruit des rafales d'hiver !

Hier donc, en rêveur, évitant chaque obstacle,
D'un pied libre j'allais... Tout à coup, ô spectacle!
Sur la colline en deuil je m'arrête, et, surpris,
De l'arbre incendié ne vois plus qu'un débris.
La flamme avait rongé, de la racine au faîte,
Ce chêne hospitalier, notre orgueil, notre fête,
Consumé la couronne à son front souverain,
Brûlé ses bras, mordu son écorce d'airain,
Et, sous le vert colosse outragé dans sa gloire,
Amoncelé partout des tas de cendre noire.
On eût dit le tronçon d'un temple vénéré
Que le feu, dans un jour impie, a dévoré.
Adieu donc, fils du temps, si fier et si robuste!
A peine il survivait de la ruine auguste

Un rameau; frêle bois qui, sortant du tronc mort,
Afin de reverdir fait un dernier effort!

J'eus un frisson. Comment s'était fait ce ravage?
Quel homme de ce crime était l'auteur sauvage?
Malheur, dis-je, sur lui! La colère et le deuil
Se partageaient mes sens. Je regagnai mon seuil;
J'ordonnai qu'on cherchât, prenant le ton du maître,
Le meurtrier. Je crus que j'allais voir paraître
Un noir bandit, un homme au visage odieux,
Portant écrit au front l'anathème des dieux.
Celui qu'on m'amena fut un timide pâtre,
Enfant de quatorze ans, à l'œil doux et bleuâtre,
Aux blonds cheveux de femme. Il tremblait, il pleurait.
A sa douleur, enfin, j'arrachai le secret:
Un jour qu'il descendait de la berge prochaine,
Cherchant pour y dormir la mousse au pied du chêne,
Il avait vu, dans l'arbre au béant soupirail,
Un bourdonnant essaim d'abeilles au travail.

Dont le miel exhalait son parfum d'herbe tendre.
Ce miel l'avait tenté. Que faire pour le prendre ?
Avec leurs aiguillons ces mouches piquent fort.
Il avait donc cherché quelques brins d'osier mort,
Et, pour avoir le miel des abeilles chassées,
Mis le feu, près du chêne, aux ronces entassées...
C'était toute sa faute : — Hélas ! ajoutait-il,
Ce malheur s'était fait le premier jour d'avril !

Que répondre à ces pleurs d'un enfant qui s'accuse ?
Ainsi, voilà pourtant comme le sort en use !
La nature a construit, au bord de nos chemins,
Un ouvrage où s'est mis tout l'effort de ses mains,
Un arbre qui, de loin, colonne centenaire,
Voyait venir sans peur le vent et le tonnerre.
Les siècles sur son front, amoncelés en vain,
Pesaient sans le courber. Que faudra-t-il enfin
Pour que le dur colosse en poudre se réduise?
Qu'un jeune pâtre vienne, atteint de gourmandise !

Oublions, oublions; d'un désastre accompli
Le plus sage remède est encore l'oubli.
Je veux gagner ce soir, afin de m'en distraire,
De nos derniers coteaux la hauteur solitaire...
Tandis que je serai dans cet agreste lieu,
Admirant la campagne immense, priant Dieu,
M'enivrant du désert et de l'heure tranquille,
Où seras-tu, Raoul?... Peut-être au Vaudeville.

III

HÉLAS! HÉLAS!

AU MÊME.

Mai 1859.

Donc, si j'en juge, ami, par tes derniers aveux,
Toute chose, là-bas, n'est point selon tes vœux:
Il est dans ce Paris, qui pourtant vous enivre,
Plus d'une ombre au tableau, plus d'une tache au livre.
On peut, à certains jours, en sondant cette mer,
Être pris d'ennui sombre et de dégoût amer!...
C'est dans un jour pareil que ta dernière prose
Fut écrite ; le noir y domine le rose.

Hélas ! hélas ! dis-tu, les signes sont mauvais !
(Et moi je te réponds : hélas ! je le savais !)
Hélas ! hélas ! tu vois jusques à l'évidence
Partout l'abaissement, partout la décadence ;
Dans l'honneur, dans la foi, dans les cultes divers,
Dans les mœurs, dans les faits, et jusque dans les vers !

Ce peuple qui jadis, race dure à soumettre,
N'apprenait à ses fils que la haine du maître ;
Qui, farouche, au soupçon du joug le plus clément,
Épouvantait les cieux de son rugissement ;
Maintenant moins sauvage et pris d'un autre zèle,
Tu le vois caresser quiconque le muselle ;
Il était las enfin de son règne orageux ;
Il ne demande plus que du pain et des jeux.
Au soleil de ce siècle, à ses vents délétères,
Où sont, hélas ! hélas ! les fermes caractères ?
O vieux sol généreux, ô patrie, ô berceau
Des Molé, des Bayard, des graves Daguesseau ;

O terre qui donnais jadis, fière marraine,
Bossuet à l'Église, à la guerre Turenne,
Qu'as-tu fait des grands cœurs et des fronts radieux?
Olympe dévasté, qu'as-tu fait de tes dieux?
Par quels hôtes nouveaux, sous tes sacrés portiques,
Mère, as-tu remplacé les possesseurs antiques?
Mon œil franchit en vain le seuil de tes palais;
J'y vois peu de héros, mais combien de valets!
Dernier luxe qui reste à tes jours d'indigence,
Chaque jour, chaque règne en propage l'engeance;
Avides héritiers des preux, des monseigneurs,
A défaut des vertus ils en ont les honneurs.
Ils osent habiter leurs vieilles résidences;
Ils ont dans nos conseils les hautes présidences;
Ils marchent revêtus, sur de blancs palefrois,
De tous les majorats et de toutes les croix.
Faut-il porter la toge et l'hermine à l'épaule,
Ils sont là; ce costume entre aussi dans le rôle;
Et, leur expérience un jour prise en défaut,
S'ils tombent par hasard, c'est pour monter plus haut!

Hélas! toutes les fleurs se fanent sur leurs tiges;
Hélas! tous les blasons perdent de leurs prestiges :
Ces noms, ces anciens noms qui brillaient autrefois
Comme autant de joyaux dignes du front des rois,
Démentant jour à jour un passé magnifique,
Au marché sont enfin chose dont on trafique.
N'en avons-nous pas vu, de ces fiers paladins,
A qui nos lâchetés n'inspiraient que dédains,
Qui soutinrent vingt ans, beaux parleurs de tribune,
La foi dans un autel malgré toute fortune,
Vendre contre un peu d'or, aux mains des nouveaux dieux,
Trois générations de martyrs et d'aïeux!

Hélas! en haut, en bas, que l'œil descende ou monte,
Il retrouve, dis-tu, ces images de honte.
En fait d'âme servile, en fait d'honneur caduc,
Le plus épais bourgeois vaut le plus noble duc.
Tu vois, le long des quais, gagnant l'aréopage,
Le vieux Caton qui roule en brillant équipage.

Est-ce lui? C'est lui-même ; oui, Caton le censeur,
Des stoïques vertus ce rude professeur,
Qui, jadis, au Château venait, les jours de fête,
Montrer sa toge courte et sa barbe mal faite.
Où va-t-il aujourd'hui, plus souple à manier?
Il va de ses serments prêter l'avant-dernier.

Telle est l'âpre vertu des vieillards et des maîtres !
Les fils valent-ils mieux, du moins, que les ancêtres ?
O jeunesse ! ô printemps ! premières floraisons !
Tu les vois, ces enfants, espoir de nos maisons,
Tu les vois de tes yeux, à l'envi l'un de l'autre,
Déserter chaque autel qui fut jadis le nôtre.
Qu'on ne leur parle plus — fastidieux discours —
De fière liberté, d'idéales amours,
D'un nom qui dans le cœur se voile de mystères !
Sublimes dévoûments, sacrifices austères,
Poësie, art sacré : qu'on ne leur parle plus
De ces flambeaux éteints, de ces dieux vermoulus !

Leur âme et leur encens vont à d'autres idoles,
Et leurs pires amours ne sont pas les frivoles !

Hélas ! de ces cœurs morts détournons le regard :
Abordons, poursuis-tu, ce rêveur à l'écart,
Dont un reflet d'en haut allume la paupière.
Ah ! celui-là du moins n'a point l'âme grossière.
Entendez-le plutôt, dans ses mépris hautains,
Flétrir tous les bourgeois du nom de philistins.
Lui, pur de leur contact, est l'homme idéaliste ;
Parlons bas ; respectons les songes de l'artiste :
Voit-il, en ce moment, flotter en plein azur
L'image qui sera son chef-d'œuvre futur ?
Image non moins chère, au seuil de son royaume,
Entrevoit-il enfin la gloire, ce fantôme
Que Mozart, que Giotto mettait à si haut prix,
Que Dante baptisait du nom de Béatrix ?
A quoi donc rêve-t-il en son extase ?... Il rêve
Que le quatre fléchit et que le trois s'élève !

C'en est fait, c'en est fait, tout meurt de jour en jour;
Toute fervente foi périt, tout noble amour
S'éteint, toute vertu suit la pente suprême;
Tout s'abaisse et décroît, jusqu'au vice lui-même!

Ce vice d'autrefois, démon presque charmant,
De la séve des cœurs fiévreux débordement,
Qui, même au regard froid du sage qui l'accuse,
Dans ses propres excès trouvait comme une excuse;
Ce vice des beaux jours, aimable aventurier,
Gentilhomme souvent et jamais roturier,
Qui, de joyeux duels mêlant ses mascarades,
Payait toujours fort cher ses moindres algarades;
Qui, le jour, s'entourait de chiens et de faucons,
Qui, la nuit, gravissait l'échelle des balcons.
Et d'un palais ou deux, royal en son ivresse,
Achetait le baiser d'une folle maîtresse;
Tu le vois désormais, — autre sujet d'ennui, —
Prudent comme un notaire et rangé comme lui;

Il serre d'un festin le reste en son armoire,
Et jamais sans rognure il n'acquitte un mémoire.

Hélas! tout a changé d'allures et de nom :
Don Juan n'est plus Don Juan, Ninon n'est plus Ninon;
C'est une fille adroite et savante en lésine,
Qui sait, de son boudoir, surveiller sa cuisine.
Chaque perle qu'Amour vient suspendre à son sein,
Elle l'estime au poids, encor mieux que Fossin;
Et ce qu'un diamant en gros sous peut produire,
Elle vous le dira, rien qu'à le voir reluire.
Elle-même au marché va seule en tapinois;
Se nourrit à huis clos de fromage et de noix;
Revend ses oripeaux à sa meilleure amie;
Et, quand vient le moment, sage dans l'infamie,
Pour ouvrir à Shylock, son nouveau bien-aimé,
Évince Roméo qu'elle-même a plumé!

Hélas! hélas! enfin, gloire du Gynécée,
Que fait, le plus souvent, la femme délaissée?
Pudique, et le cœur gros d'un deuil silencieux,
A ces tableaux impurs voile-t-elle ses yeux?
Ainsi que la prêtresse, aux saints autels de l'âme
Entretient-elle encore une dernière flamme?
Fait-elle tout son soin de la sagesse? Non;
Elle n'a qu'un souci : voir de près la Ninon.
Quelle est de ses amants la plus récente liste?
Où loge son coiffeur, lequel vaut un artiste?...
De ces menus détails, scabreux à raconter,
Qu'un auteur fasse un livre, elle court l'acheter;
Qu'en drame pathétique il arrange la chose,
Elle y court la première et de larmes l'arrose.
Que dis-je? autre scandale à tes yeux familier,
Que Ninon à l'encan mette son mobilier,
Qu'on annonce à grand bruit cette vente, l'épouse
Y court encor; — fiévreuse, et de tout voir jalouse;
Et la plus vile aiguière, instrument de mépris,
A ses yeux se transforme en relique sans prix!

— Oui, telles sont, ami, les mœurs que tu contemples.
Ah! je m'étonne peu, devant de tels exemples,
Que la plume s'attriste et pleure sous tes doigts.
Or, pendant ce temps-là, sais-tu ce que je vois?
Belle autant que jamais, je vois fleurir la terre;
Je vois briller aux cieux l'azur que rien n'altère;
Ainsi qu'aux plus beaux jours, de tendresse enivré,
L'oiseau chante, et les lis n'ont pas dégénéré!

IV

VOYAGE A ARLES.

AU MÊME.

Nous partîmes un soir, comme la nuit venait,
Ayant pour conducteur Paulin, fils de Planet.
Pourquoi partir le soir, me direz-vous, à l'heure
Où le sage plutôt regagne sa demeure?...
Paresse, oublis, lenteurs, délais hors de saison,
C'est tout; je ne vois point ailleurs d'autre raison.
Nous avions du hangar tiré pour véhicule
Un char dont l'origine aux temps gaulois recule :

Assez dur de ressorts, assez haut d'avant-train,
La capote en auvent faite en peau de chagrin.
Voiture des aïeux, par ce dernier hommage,
Il nous fut doux encor d'honorer ton image!
Si la vogue est au char qui roule sur le fer,
Ce n'est point sans raison que l'ancien nous fut cher.
Il est bon d'aller vite et de brûler sa route ;
Mais y voir en chemin n'est pas mauvais sans doute.
Il est bon d'être en nombre, au hasard et sans choix;
Mais, de même, à son aise on va bien deux ou trois.
Donc, nous allions ainsi, pressant peu notre marche,
A l'instar d'un ruisseau qui coule en paix sous l'arche;
Observant à loisir, saluant de la main
Chaque site entrevu, chaque arbre du chemin;
Échangeant des propos d'école buissonnière
Avec chaque piéton rencontré dans l'ornière,
Lui demandant le nom de ce hameau charmant
Qui, là-bas, dans la brume apparaît vaguement,
D'où vient ce ruisseau clair dont nous longeons la berge,
Et si les lits sont bons à la prochaine auberge.

— Au passage d'un pont fait de vieux soliveaux,
L'imprévu nous arrête : un de nos deux chevaux
Aux traits d'un autre char s'accroche et s'embarrasse.
On se vit un moment près de la chute ; Horace
Sur la route de Brinde eût rebroussé chemin.
Pour moi, qui, Dieu merci ! ne suis pas si Romain,
J'admoneste en riant notre cocher qui bâille,
Et nous continuons d'aller, vaille que vaille.

La nuit, de plus en plus, toutefois approchait,
Sans que l'on vît encor ce toit que l'on cherchait.
— Or çà, Robin des Bois ! et toi, vieux Lafayette !
Croyez-vous, par hasard, traîner une charrette ?
C'est ainsi que Paulin, tardif à s'émouvoir,
Parle à ses deux coursiers, l'un blanc et l'autre noir.
Au légitime orgueil que cet appel réveille,
L'un et l'autre animal frémit, dresse l'oreille.
Aventure le trot, et, d'un heureux élan,
Nous atteignons le gîte : Hôtel du Cheval-Blanc.

Permets que d'une larme, à ton tour, je t'honore,
Auberge de l'étape au vieux porche sonore!
Rustique hôtellerie, où le soir, à grand bruit,
L'essaim des voyageurs s'abritait pour la nuit;
Où parmi les chansons, les baisers, les reproches,
S'entendait le tic tac du tournement des broches!
O demeure, ô foyer, dont une image, hélas!
Ne se retrouve plus qu'au pays de Gil Blas!
Jadis il était beau de revoir, de ta porte,
Et l'hôte familier et la soubrette accorte,
Et la vaste cuisine aux arceaux enfumés
D'où sortait le parfum des rôts accoutumés;
Et, semblable au reflet d'un cratère rougeâtre,
Cette immense lueur qui jaillissait de l'âtre,
Empourprant sur tes murs les cuivres, les étains,
Les brocs, tout l'attirail de tes larges festins!

Cet heureux temps n'est plus. En vain, d'un regard sombre,
Ton hôte, encor debout, semble en évoquer l'ombre:

Par intervalle, à peine, arrivant sur le soir,
Un pâle voyageur chez toi revient s'asseoir.
La cendre à ton foyer l'accueille, refroidie;
La servante en un coin bâille, fille engourdie;
Et tes chats et ton chien, pleurant en faux-bourdon,
Te chantent jour et nuit l'hymne de l'abandon!

Un bonheur cependant, qui tint de la féerie,
Ce soir-là, consolait la sombre hôtellerie.
Comme nous achevions en paix notre repas,
Grand tumulte au portail, bruit de voix, bruit de pas.
— Votre meilleur gibier! vos chambres les plus belles!
Disaient tout haut ces voix, fières et solennelles.
Était-ce un prince errant, de ses pages suivi,
Qui faisait sa harangue à l'hôtelier ravi?...
C'était, dieux immortels! un prince de théâtre
Avec ses compagnons qui marchaient quatre à quatre!
Cortége magnifique: et je n'ai pas compté
La reine de la troupe, une illustre beauté.

Qui, sans manteau, pourtant, sans fard, sans diadème,
Au feu de la cuisine apparut un peu blême.
Ces glorieux acteurs, dont j'ignore le nom,
Comptaient, le lendemain, au peuple d'Avignon
Donner la tragédie, avec musique et danse ;
Le confident, du moins, m'en fit la confidence.
Sans ordre, assis à table, ils parlaient de *Cinna,*
Égayé d'un ballet que leur chef dessina.
La superbe Émilie, en goûtant la salade,
S'exerçait aux grands vers sur un ton de roulade ;
L'ardent Cinna tenait, par un effet de l'art,
Son couteau, comme on tient en plein drame un poignard ;
Auguste à tout moment répétait : Prends un siége !
Et moi, gardant mon coin : Soyez heureux, disais-je,
Et que les justes dieux vous prodiguent, le soir,
Beaucoup de ces lauriers que l'on touche au comptoir !

En route, au jour suivant, notre digne attelage
Trottait dans la poussière épaissie en nuage.

Le mistral, ce jour-là, faisait rage dans l'air,
Le mistral, ce fléau, cet aquilon d'enfer
Qui, du Rhône écumeux sillonnant la vallée,
Jette aux saules des bords son onde échevelée ;
Qui défonce les toits rencontrés sous son vol,
Courbe les peupliers jusques au ras du sol,
Et, parmi les troupeaux que transit son haleine,
Sur le dos des brebis lui-même tond la laine !

Morne, le front battu par l'assaillant brutal,
Je maudissais le jour qui fut son jour natal :
Heure triste, pensais-je, heure déshonorée,
Que celle où se leva ce moderne Borée,
Quand nos pâles aïeux, étonnés de sa voix,
L'entendirent mugir pour la première fois !
Rome sur nous régnait : au versant des Cévennes,
La hache ayant fauché les sapins et les chênes,
Le nouveau fils du Nord, inconnu jusque-là,
Naquit, disant tout haut : Tremblez, car me voilà !

L'origine, dit-on, remonte au vieux Tibère*,
Et je le crois, ce vent est digne d'un tel père !
En vain, pour conjurer ses ravages mortels,
Le peuple suppliant lui dressa des autels ;
Une fois déchaîné, c'est la bête qu'on lâche ;
Il soufflait, et depuis... il souffle sans relâche.
Or, tandis que sur nous, du soupirail des monts,
Terrible, il exhalait tout l'air de ses poumons ;
Tandis qu'obliquement, en traître insaisissable,
Du fleuve dans nos yeux il jetait tout le sable :
Dieu, pensais-je à part moi, n'est point l'auteur du mal ;
Dieu créa le zéphir, l'homme a fait le mistral !

Enfin, comme le soir modérait sa colère,
La cité vénérable, auguste, séculaire,
Dévoile à nos regards sa couronne de tours.
Salut, Arles ! tes murs nous garderont trois jours ;

* Historique.

Trois jours, nous foulerons, recueillant nos pensées,
Tes marbres, ton théâtre aux dalles dispersées,
Et ton cloître pieux que Trophime a béni,
Et ta sanglante arène où la lutte a fini !

Ville qu'entoure au loin ta vaste plaine jaune,
Et qu'endort en passant le murmure du Rhône ;
Murs qui gardez encor sur vos restes épars
Un reflet qui s'éteint du règne des Césars ;
J'ai vu, sous vos arceaux qui pendent en ruines,
J'ai vu les bruns pasteurs des campagnes voisines,
Un matin de printemps, se rassembler nombreux.
Ils étaient là, debout, et consultaient entre eux.
Vêtus à larges plis du lourd manteau de laine,
Appuyés d'un bâton, fait d'érable ou de chêne,
Gravement ils causaient; ils choisissaient le jour
Où chacun vers les monts s'en irait à son tour ;
Car la saison venait où l'on part, où l'on gagne
L'ombre, chère aux troupeaux, et l'air de la montagne.

Et j'ai cru voir, alors, ce vieux Forum romain,
Où, dans les premiers temps, venaient, la pique en main,
Portant la peau des loups en guise de tuniques,
Les bergers du Vénafre et les pâtres herniques !

Le soir du même jour, — souvenirs éloquents !
Je suivais le chemin qui mène aux Élyscamps :
A travers les tombeaux solitaire avenue !
C'est là que, par essaims, quand leur heure est venue,
Se révèlent encore, aux fraîcheurs de la nuit,
Ces apparitions qu'on admire et qu'on suit.
Filles d'Arles ! ô fleurs qu'à bon droit on renomme !
Derniers types vivants de la Grèce et de Rome !
Vous dont l'art délicat, d'âge en âge, a prêté
Une grâce française à l'antique beauté ;
Vous qui savez si bien, sous le ruban de moire,
Serrer de vos cheveux la natte blonde ou noire !
Quiconque, au jour tombant, n'a pas vu, comme nous,
Vos groupes s'avancer de ce pas noble et doux,

Et, sous leurs pieds mignons aux souliers de prunelle,
Fouler des vieux Romains la pierre solennelle,
Celui-là ne sait pas ce qu'au pays latin
Furent, dans la fraîcheur de leur jeune matin,
Les Fausta, les Albine au pur sang consulaire,
Et combien Cornélie à vingt ans devait plaire !

Tel fut notre voyage, ami ; qu'est-il besoin
Pour admirer un peu de s'en aller si loin ?
Les plus charmantes fleurs parfois sont près du gîte.
Toujours du même pas, peut-être encor moins vite,
Paulin, le jour suivant, regagnait la maison.
Enfin, non sans tourner les yeux à l'horizon,
Nous rejoignons, au soir, le perron domestique.
On remet au hangar le chariot gothique ;
Et de l'avoine due on fait doubler le poids,
Pour vous, ô Lafayette, et pour Robin des bois !

V

AU CHASSEUR GUILLAUME.

Et erat robustus venator coram Domino.

(*Genèse*, x, 9.)

Jeune homme aux courts sommeils, plus matinal que l'aube,
Qui revêts ton pourpoint plus tôt qu'elle sa robe,
Et par ton escalier descends à petit bruit,
De peur de réveiller ceux qui dorment la nuit,
Je voudrais, ce matin, t'arrêtant au passage,
D'une franche amitié t'improviser l'hommage :
Car moi, je suis de ceux qui, légers à l'essor,
Se lèvent comme toi quand tout sommeille encor,

Et, comme tu poursuis l'oiseau qui brille et passe,
Poursuivent l'idéal entrevu dans l'espace.

Oui, je t'aime, ô chasseur, qui, d'un instinct viril,
Ne te plais qu'à des jeux qu'ennoblit le péril! —
Toi qui, sur les coteaux, dans l'air et la lumière,
Cherchant moins le butin qu'une liberté fière,
Passes près des buissons sans y causer un deuil;
Toi qui laisses chanter merle et grive et bouvreuil,
Et, pour tous les petits, cœur touché de tendresse,
Gardes à leurs tyrans ta balle vengeresse,
Je t'honore, et voudrais, d'un vers digne de lui,
A ton dernier exploit applaudir aujourd'hui !

Un aigle dans nos cieux, connu pour ses rapines,
Régnait : les vallons creux, les sillons, les ravines,
Tout lui payait tribut. Despote au bec d'airain,
Il mêlait de terreur l'azur le plus serein.

Quand il errait là-haut, au roulis de ses ailes,
Les nids s'avertissaient entre eux : les hirondelles
Cherchaient l'abri des murs; le doux chantre des bois,
Tremblant, s'y blottissait et demeurait sans voix ;
Et l'agneau dans les prés, et le lièvre en son gîte,
Pressentaient le tyran qui sur eux fond si vite.
Lui, dans l'effroi commun, tranquille se berçant,
Sur la proie à saisir dardait un œil perçant,
Plongeait, et, de retour entre les hautes cimes,
S'y repaissait longtemps de la chair des victimes.

C'en est fait : nos vallons, par toi libres enfin,
N'auront plus à payer une dîme à sa faim.
Un bras a réprimé toute cette épouvante,
Et ce bras est le tien, jeune homme, et je t'en vante.

D'autres, le cœur ému d'une vaine pitié,
Regretteront peut-être un géant foudroyé ;

Diront qu'il était beau quand, d'une aile tendue,
Il allait en trois coups mesurant l'étendue;
Quand, sublime, d'un vol circulaire et lointain,
On le voyait planer dans un ciel du matin;
Ils diront que la force a partout son prestige,
Et qu'un oiseau qui monte au soleil sans vertige,
Et qui porte la foudre et qui sait l'affronter,
Avait d'augustes droits qu'il fallait respecter.
Moi, je dis, repoussant toute image illusoire,
Que cet aigle n'était qu'un bandit dans sa gloire;
Et qu'il vaut mieux le voir, chez toi, sur un bâton,
Fantôme rembourré de paille et de coton,
Et laissant désormais, sur nos toits verts de mousses,
Les petits passereaux chanter de leurs voix douces!

VI

A GUSTAVE RICARD,

PEINTRE DE PORTRAITS.

Fugit ad salices.

Superbes financiers, magistrats, gens de poids
Dont le linge et l'esprit ont gardé leur empois;
Maréchaux, sénateurs, dont la face fleurie
S'encadre en un collet massif de broderie;
Princes russes, boyards, lords, barons allemands,
Hommes de tous pays, de tous signalements;
Bourgeois qui, fagotés des mains de la fortune,
Ayant fait leur bilan, jugent l'heure opportune

De léguer leur image aux arrière-neveux ;
Artistes au front pâle, ondoyants de cheveux ;
Docteurs en habit noir, aux expressions fades,
Que l'on expose au Louvre à leurs futurs malades ;
Avocats renommés, qui, par plus d'un plaideur,
Seront en effigie accusés de laideur ;
Nobles dames, beautés de tout rang, de tout âge,
Qu'à ta porte modeste attend leur équipage,
Et qui, pour inspirer l'artiste en son travail,
De cent colifichets endossent l'attirail ;
Difficiles, du reste, on en sait quelque chose,
Sur ceci, sur cela, sur le teint, sur la pose,
Sur un œil dont le coin ne sourit pas assez,
Un velours dont les plis semblent un peu froissés,
Enfin, sur la main blanche ou sur l'épaule nue,
Encor trop peu montrée au gré d'une ingénue :
Quand ils auront fini de poser devant toi,
Si tu veux accepter un modèle de moi,
Je te l'indiquerai, Gustave, et, sans torture
J'espère, tu rendras ce motif de peinture.

C'est une pauvre enfant, beauté de ces cantons,
Qui, parmi nos rochers, mène quatre moutons :
Qu'en dirai-je de plus? naïve bachelette,
Elle perd peu de temps à faire sa toilette;
Elle n'a jamais eu, même dans les grands jours,
Qu'un jupon de futaine à plis simples et lourds,
Qui n'exagère rien des contours de sa hanche.
Son petit bras mignon sort d'une toile blanche;
Ses petits pieds charmants ont des souliers de bois.
On lui vit cependant, on put voir une fois
Pendre sur sa poitrine un collier, une chaîne :
Il était fait de glands ramassés sous un chêne!
Sur son front, dont le hâle a doré la paleur,
Jamais dans ses cheveux n'apparut une fleur,
Si ce n'est, une fois, un brin flottant d'airelle
Que la brise en passant avait jeté sur elle.
Sa quenouille à la main, dans quelque ancien tableau,
As-tu vu Geneviève assise au bord de l'eau,
Et d'un rayon du ciel, dans l'ombre, illuminée?
Eh bien! si tu m'en crois, c'en est la sœur puînée.

Quant aux chastes beautés de l'adorable enfant,
Quant à son front limpide, et que rien ne défend
Ni de l'âpre aquilon ni du soleil qui darde ;
Quant à son œil si pur, alors qu'il vous regarde ;
Quant à ce charme exquis enfin, quant à cet air
Sauvage, un peu timide et pourtant presque fier,
Je n'entreprendrai point, manquant de ce courage,
D'en fixer un seul trait sur cette froide page.
Est-ce que la parole eut jamais le pouvoir
De rendre ce que l'œil doit se borner à voir ?
Est-ce que la couleur dont l'écrivain se vante
N'est pas toujours de l'encre épaisse et décevante ?
Non, la ligne qui fuit, non, le rapide éclair,
L'accent, le chaud reflet de l'âme sur la chair,
Tout ce je ne sais quoi dont se compose un être,
Tout cela n'appartient qu'au peintre, qu'à toi, maître,
Que l'on vit de bonne heure, épris de l'art ancien,
Approcher de Van-Dyck, rappeler Titien,
Et fondre tour à tour, sur ta palette heureuse,
Le soleil de Rembrandt et la lune de Greuze !

Viens donc, cher compagnon! Viens, artiste excellent,
Dont nous aimons le cœur non moins que le talent!
Viens au sentier des bois que hante la fillette,
En fixer sur la toile une image complète.
Prenant pour atelier la colline au soleil,
Tu peindras en plein air ce bel enfant vermeil :
Les oiseaux chanteront, t'accordant leur suffrage;
Et, le portrait fini, pour te payer l'ouvrage,
Elle t'apportera, riante, un pot de lait
Qui mêle à son écume un goût de serpolet!

VII

LETTRE D'INTRODUCTION.

AU COMTE NESTOR DE ***.

Homme heureux, qui régnez, comme un chef des vieux jours,
Sur une ample vallée où le Rhône en son cours
Serpente, et que son flot, bienfaisant ou néfaste,
Fertilise souvent et quelquefois dévaste :
Homme heureux, qui rangez sous votre douce loi
Un peuple d'ouvriers, tous d'un divers emploi ;
Les uns, durs laboureurs, sur un terrain noirâtre
Conduisant les grands bœufs attelés quatre à quatre,

Les autres, art plus doux, variant les couleurs
Du parterre embaumé dont ils nomment les fleurs ;
Tous fervents au travail, tous dociles au maître,
Tous joyeux de servir sous le sceptre de hêtre
Que porte un chef clément et sévère à la fois,
Qui sait être fermier comme d'autres sont rois :
Souffrez qu'à votre seuil hospitalier j'amène
Un client que séduit le renom du domaine,
Et qui, sollicitant vos lares protecteurs,
Aspire à prendre place entre vos serviteurs.

Aux rustiques travaux ce postulant modeste
N'est pas un homme neuf à toute vie agreste :
Né d'une humble famille, entre Bourge et Nevers,
De bonne heure il connut les bois, les sillons verts,
Les tranquilles douceurs d'une maison champêtre.
Son tort, à dix-huit ans, fut de les méconnaître.
Ah ! dans ce temps funeste aux antiques vertus,
Ce tort et ce malheur, que d'autres les ont eus !

Combien, fuyant la glèbe et les sueurs fertiles,
Se laissèrent surprendre au mirage des villes;
Et trouvèrent au loin, déçus dans leurs efforts,
L'inutile regret, si ce n'est le remords!

Paris, le grand Paris, cette ville qu'on nomme
Paris, comme autrefois les peuples disaient Rome,
Du pensif Berrichon fascinait les esprits;
A l'horizon sans cesse il revoyait Paris :
Le jour à son travail, la nuit durant ses veilles,
Un démon lui montrait ce foyer de merveilles,
Cet amoncellement de faciles trésors,
Ce spectacle si riche — à le voir du dehors.
Le ciel du doux pays, à la saison nouvelle,
En vain l'enveloppait de son rayon fidèle;
Les blés autour de lui poussaient comme autrefois;
En vain l'eau de la source, en vain l'oiseau des bois,
Et l'aubépine en fleur, l'accrochant par sa veste,
Lui disaient : Ne pars pas! reste parmi nous, reste!

Il partit, il voulut voir, au bout du chemin,
Son rêve, et le toucher de son avide main.
La cité le reçut, cœur troublé de démence;
Atome, il se perdit dans cette mer immense;
Lui si faible et si vain, lui pauvre, lui petit,
Sans même l'entrevoir, le monstre l'engloutit.
C'est leur histoire, hélas! leur histoire commune
A tous ces beaux chercheurs de gloire et de fortune,
A tous ces paysans du village évadés,
Qui vont jouer leur vie en quatre coups de dés;
Ainsi que d'un butin la cité s'en empare;
La machine cruelle, impitoyable, avare,
Les attire, les plonge en ses mille ressorts;
Elle flétrit leur âme, elle brise leur corps,
Prend tout en eux, vertus, santé, vigueur de l'âge,
Et ne leur laisse rien, pas même le courage
De repartir un jour, dans un dernier haillon,
Pour la terre où fleurit le paternel sillon!

Enfin, comme trente ans, aux tours de la grand'ville,
Sonnaient pour lui, jeune homme au front déjà sénile,
Paul Robin (c'est le nom de mon humble héros),
L'œil terne, la main vide, amaigri jusqu'aux os,
Se retrouva, du moins, cette force dernière
D'abandonner l'arène ingrate et meurtrière.
Son cœur se retourna vers le ciel du Berry;
Il voulut vous revoir, champs qui l'aviez nourri!
Il vous revit, coteaux, vallons, verte étendue!...
Ses parents étaient morts, sa ferme était vendue;
Ses amis d'autrefois, cherchés de seuil en seuil,
Pour un pâle inconnu n'avaient qu'un froid accueil.
Que faire? Esprit flottant, âme encore indécise,
Il marchait au hasard, quand, témoin de la crise,
J'osai vous adresser ce naufragé du sort,
Comme un souffle indulgent pousse une voile au port!

Vous donc, qui dans vos champs, secourable domaine,
Distribuez la tâche à toute force humaine,

Vous, chef hospitalier d'un peuple travailleur,
Accueillez ce passant et rendez-le meilleur :
Qu'il retrouve chez vous le bon sens de la ferme,
Le guéret, où chacun peut voir son pain qui germe,
Et cet air pur des champs en qui tout refleurit,
La jeunesse du corps et celle de l'esprit !
Quand revient au bercail la brebis égarée,
Le Pasteur lui sourit et fête sa rentrée.
Imitons le berger du saint livre ; accueillons
Tout fils de laboureur qui retourne aux sillons.

De ce nouveau venu, pâle et débile encore,
Quel emploi ferez-vous, ô maître ? Je l'ignore.
Dans le riant parterre où vous errez le soir,
Ira-t-il sur vos fleurs épancher l'arrosoir ?
Pâtre, conduira-t-il sur vos collines vertes
La brebis douce et lente ou les chèvres alertes ?
Saura-t-il, en vos bois de frênes et d'ormeaux,
Retrancher avec art le luxe des rameaux ;

Ou bien, sur des terrains à glèbe grasse et forte,
Pousser habilement les bœufs? Que vous importe,
Pourvu qu'un malheureux, de ses songes guéri,
Vous doive la sagesse et le pain et l'abri,
Et qu'une voix de plus, désormais consolée,
Bénisse votre nom dans l'heureuse vallée!

VIII

BILLET DE PRINTEMPS.

A G. DE FLOTTE.

Va, Muse, dont le pied jamais ne se repose,
Et se plaît en courant à côtoyer la prose ;
Va donner de ma part un matinal bonjour
Au poëte baron relégué dans sa tour,
Qui, d'une double tâche occupant ses journées,
Sait cultiver les fleurs et les rimes ornées !

Te souvient-il de l'âge où tu vins tant de fois
Rêver, dormir une heure à l'ombre de ses bois ?

Tu n'avais, en ces temps de joie et de disette,
Ni toit ni même un arbre où reposer ta tête:
Tu marchais les pieds nus, sœur des bohémiens;
Mais, n'ayant pas de champs, tu possédais les siens.
Le jeudi, le dimanche, une fois par semaine,
Tu courais de la ville à son riant domaine,
Au creux d'un doux vallon, maison qui plaît à l'œil:
Nobles hôtes, bonjour! disais-tu dès le seuil;
Et l'hôtesse aux grands airs, à l'indulgent sourire,
Te prenant par la main, aimait à t'introduire.
L'hiver (car tu bravais alors toute saison),
L'hiver on s'asseyait devant un clair tison,
Feu de bois odorant glané sur les collines.
Au printemps, on cherchait le buisson d'aubépines;
Et, sous les larges pins au mouvant parasol,
On jasait, heureux groupe, étendu sur le sol.
De quoi si doucement causions-nous d'heure en heure?
De quoi! de tout objet dont l'âme rit ou pleure:
D'un roman de Balzac, l'avant-veille édité;
Des vers de Lamartine en leur virginité;

D'un chant du grand Hugo, qui, charmant ou farouche,
Tout un soir entre nous errait de bouche en bouche,
Comme la coupe antique à la table des rois!...
De quoi donc parlions-nous encore, à demi-voix?
De nos propres travaux, illustres entreprises;
Et de mes jeunes vers dont s'amusaient les brises.
Temps heureux, purs loisirs de la Muse aux pieds nus,
Jours des rêves sans fin, qu'êtes-vous devenus?
Va donc, Muse fidèle, aujourd'hui mieux chaussée,
Retrouver le poëte, et dis à sa pensée,
Dis-lui que si ce temps ne doit point revenir,
Il t'en reste un parfum qu'on nomme souvenir!

IX

A BRIZEUX.

« Vienne un mois de loisir, un mois tiède et serein,
Et, je vous le promets, moi, barde pèlerin,
J'irai, sur les coteaux où votre appel m'invite,
Partager avec vous la paix de votre gîte.
L'enfant de la Bretagne au foyer provençal
De tout temps s'est assis, volontiers commensal.
Oubliant de Paris les fièvres turbulentes,
Je passerai le jour à voir fleurir vos plantes,
A voir près de leurs chiens vos pâtres endormis.
Les bergers aux pieds nus sont partout mes amis.

Partout j'aime l'odeur de l'herbe et de l'étable,
Et partout un vin clair sur une sobre table.
Le soir enfin, causant de poésie et d'art,
Nous parlerons longtemps, pour nous quitter plus tard.»

Ainsi ton cher dessein s'annonçait dans la lettre ;
Et moi, le cœur joyeux, ô rare artiste, ô maître,
Pour mieux t'y recevoir, j'ornais déjà mon seuil.
Hélas ! l'homme promet sans songer au cercueil ;
Et la mort, se jouant du projet qui s'envole,
La mort au plus loyal fait manquer de parole !

Dans l'abîme éternel te voilà donc jeté,
Mélodieux chanteur, avant l'heure emporté !
Disparu tout à coup dans la fosse profonde,
Le bruit qu'a fait ta chute a peu troublé le monde.
Une voix qui s'éteint, un poëte de moins,
Qu'importe à notre temps, n'a-t-il pas d'autres soins?

N'a-t-il pas les bouffons et le cirque et l'arène ?
Cortége inaperçu, quelques amis à peine,
Sont allés deux à deux, en murmurant tes vers,
Te coucher sur des bords à ton ombre encor chers.
Près de ton doux Létâ, sous le frêne et l'yeuse,
Eux seuls, — chacun portant son obole pieuse, —
T'ont fait un monument qui dans l'ombre apparaît,
Simple comme ta vie et comme elle discret !

N'importe ! un souvenir, à défaut d'autre hommage,
Des publiques froideurs vengera ton image.
Nous, d'un art qui s'en va, suprêmes desservants,
De tant d'illustres morts, nous, pâles survivants,
Nous, enfin, dont tes vers aux douceurs nuancées,
Charmèrent tant de fois les moroses pensées,
Nous ne laisserons pas, groupe au zèle affaibli,
Retomber sur ton nom la cendre de l'oubli !
Oui, nous nous souviendrons, ô barde, ô cher poëte,
De t'avoir vu passer rapide, haut la tête,

Regardant peu la foule, et, des passants heurté,
Portant avec honneur ta fière pauvreté !
Dans ces temps avilis, où les âmes rampantes
Aux sordides marchés vont par toutes les pentes,
Où l'or est pour chacun le seul mot du destin,
Toi, rêvant à l'écart, toi, stoïque et hautain,
Tu semblais accuser par ta seule attitude
Tant d'âpre convoitise et tant de servitude.
Ces enrichissements où l'honneur s'amoindrit,
A des pouvoirs tombés ces gages qu'on reprit,
Ces serments que soi-même on estime frivoles,
Ce culte qui varie ainsi que les idoles,
Étonnaient ta naïve et superbe candeur.
La fierté de ton front se mêlait de pudeur.
Telle image, effleurant les scrupules de l'âme,
Tel mot t'eût fait rougir comme une jeune femme.
Tout lien, même d'or, semblait t'épouvanter.
La fortune approchant, tu courais t'absenter;
Tu regagnais tes bois, plus craintif, plus farouche
Qu'un cerf qui se dérobe à la main qui le touche.

De ton pays breton venu de temps en temps,
Tu passais à travers nos groupes haletants,
Et, sans même imprimer tes pas sur la poussière,
Ne laissais après toi qu'un parfum de bruyère !

Au sein de ce Paris, sombre et tumultueux,
Dans ce bazar du monde aux arceaux fastueux,
Tous allaient au butin, fiévreux, pressant leur course :
L'un demandait de l'or, n'importe à quelle source ;
L'autre aux viles amours courait, l'autre cherchait
La gloire qui s'attache au ruban d'un hochet ;
Longs efforts, durs assauts, luttes sans paix ni trêve !
Toi, du seul idéal tu poursuivais le rêve.
Esprit aérien, l'œil tourné vers l'azur,
Tu méditais un vers plus attique ou plus pur,
Un poëme entrevu, de forme plus ornée.
Puis, tu rentrais le soir, content de ta journée,
T'asseoir modestement sous quelque toit désert.
Où le bois, au foyer, manquait souvent l'hiver.

C'est là que je te vis, c'est là, d'un cœur sincère,
Que je pressai ta main comme la main d'un frère,
Et qu'un soir de janvier, pour la première fois,
Nous causâmes longtemps... à ce foyer sans bois !

Je ne te plaindrai pas : non, sous la terre sombre,
Ma pitié, je le sens, indignerait ton ombre.
— Eh quoi ! me dirais-tu par la voix du tombeau,
Un tel sort après tout n'est-il point assez beau ?
Un cœur loyal et droit, un chaste et fier courage,
Sont-ils donc désormais en mépris à votre âge ?
Êtes-vous dans la honte à ce point descendus,
Qu'un chanteur, dont les chants ne seront point perdus,
Soit plus digne à vos yeux de pitié que d'envie,
Parce qu'il a vécu du pain dur de la vie ?...
Si je n'ai possédé, songeur indifférent,
Aucun de ces trésors dont la foule s'éprend ;
Si j'ai toujours vécu, trouvère errant et sobre,
Pareil à la cigale oublieuse d'octobre ;

En ai-je moins goûté le loisir libre et doux,
Les fleurs, et le soleil qui rayonne pour tous ?
N'ai-je pas, mainte fois, par les sentiers champêtres,
Des vallons admirés joui plus que leurs maîtres,
Joui plus que les rois des domaines royaux ?
Et quels trésors d'ailleurs, quels amas de joyaux,
Vaudraient la vision, la chimère, la fête,
Dont, à vingt ans, s'enivre un indigent poëte,
Quand, satisfait des vers qu'il a faits en chemin,
Il boit l'eau du torrent dans le creux de sa main,
Ou quand, seul au désert, achevant sa prière,
Il s'endort à la nuit, le front sur une pierre ?

X

A UN ABSENT.

Inania regna.

Dans un canton fertile et riche en paysages,
Vous possédez, cher comte, un manoir des grands âges,
Un de ces vieux châteaux, illustrés d'un blason,
Que chaque voyageur salue à l'horizon,
Et qui semblent porter sur leurs fières tourelles
De leurs maîtres anciens les ombres solennelles !
A vous sont des forêts aux carrefours ombreux,
Où se bercent au vent, touffus, serrés entre eux,

Érables et bouleaux, pins et chênes superbes!
A vous, splendide à voir dans la saison des gerbes,
Est une vaste plaine où l'on peut, tout un jour,
Marcher, rude arpenteur, sans en finir le tour.
Un beau fleuve y serpente, et, dans ses eaux tranquilles,
Du limon qu'il apporte il fait de vertes îles.
Vous avez des coteaux où, plantés par milliers,
Vos ceps donnent un vin connu dans les celliers.
Vos jardins sont chargés de fleurs de tous les germes;
Nombreux sont vos troupeaux, nombreuses sont vos fermes;
Chez vous enfin, chez vous, du seul travail des bras,
Tout un peuple est nourri, qu'on ne dénombre pas!
Mais que vous sert, hélas, tant de magnificence?
Le manoir est fermé, triste de votre absence;
Du maître qui l'oublie accusant l'abandon,
Le seuil en est couvert de ronce et de chardon;
La tour de vos aïeux s'écroule pierre à pierre;
Au dedans, au dehors, deuil, silence, poussière!
Dans l'alcôve assombrie où fut votre berceau,
La paisible araignée achève son réseau.

Dans le jardin, témoin de vos jeunes folies,
Les roses du printemps s'effeuillent non cueillies.
L'eau tarit; l'arbre meurt; livrés à tout hasard,
Vos champs sont cultivés sans mesure et sans art;
D'avides laboureurs aux terres surmenées
Arrachent dans un an le fruit de dix années;
Le reste s'accomplit en quelques soins grossiers.
Vous le dirai-je enfin? vos libres tenanciers,
Disposant à leur gré du bien de vos ancêtres,
Finiront un matin par s'en croire les maîtres!

Pourquoi cet abandon, ce long délaissement?
Seul possesseur du droit que votre oubli dément,
Loin du champ, loin du parc, du jardin, du toit sombre,
Quel charme vous retient depuis des jours sans nombre?
Ce charme, on le connaît; bien d'autres s'y sont pris:
Ce charme tout puissant, on l'appelle Paris.
Paris, le rendez-vous des princes de la terre,
Le chef-lieu souverain du globe tributaire;

Paris, l'ardent foyer, le magique rayon,
La ville où, de l'aurore et du septentrion,
Accourent à l'envi les hôtes idolâtres!
Paris a les bazars, Paris a les théâtres ;
Il a les salons d'or, où janvier de retour
De chaque sombre nuit fait un radieux jour ;
Des triomphes de l'art il a toute l'ivresse ;
Enfin, la joie immense... et l'immense détresse !

Oui certes, l'Opéra, j'y consens, est à voir ;
Il est doux, quand son lustre, ardent soleil du soir,
Éclaire sur trois rangs, le long des galeries,
Les femmes au sein nu voilé de pierreries,
Quand la scène procède à ses enchantements,
Il est doux d'écouter, parmi les instruments,
A travers les parfums et les clartés du lustre,
La voix de la chanteuse et du ténor illustre !
Mais, par un tiède soir de la belle saison,
Quand la lune apparaît, suave, à l'horizon,

Qu'elle vient éclairer, mystérieuse et pure,
Un vivant paysage et non une peinture,
N'est-il pas doux aussi d'être deux, et d'aller,
Et d'entendre les bois frémir, les eaux couler,
Et le divin chanteur des forêts et des plaines
Mêler sa voix sonore aux strophes des fontaines?
Les boulevards sont beaux, couverts de promeneurs;
Mais des prés où descend la troupe des faneurs;
Mais un riche vignoble, alors que les vendanges
Y mènent les garçons et les filles des granges;
Mais une aire au soleil où l'on bat les épis,
Un vieux chêne entouré de grands bœufs assoupis,
Le vermeil horizon qu'un soir d'octobre enflamme,
Ne disent-ils donc rien? rien aux sens, rien à l'âme?
Et l'auguste tableau de la terre et des cieux
Ne mérite-t-il pas un regard de nos yeux?

Vous ne le savez pas : votre errante pensée
Fuit ailleurs, au hasard des choses dispersée.

Avril naît, juin s'écoule, et tous les plus beaux mois;
Aucun ne vous retrouve à l'ombre de vos bois.
L'un moissonne en chantant vos blés, l'autre les sème;
Que vous fait tout cela? Vous n'y songez pas même.
Tandis que tel pauvre homme, au temps des gazons verts,
S'arrête à votre grille, et regarde à travers,
Et qu'au bonheur du maître il songe avec envie,
Paris vous tient, Paris absorbe votre vie.
Dans cette Babylone où tout est confondu,
Vous marchez, vous allez, flot dans les flots perdu,
Plus chétif, plus léger qu'au vent un brin de chaume!
Vous qui seriez ici le roi dans son royaume;
Vous qui pourriez, le cœur et l'esprit satisfaits,
Y remplir tous vos jours d'œuvres et de bienfaits
Vous préférez, obscur, inutile, frivole,
Vivre au gré du caprice et du temps qui s'envole!

Ah! ce n'est pas ainsi que vécurent jadis
Les hommes grands et forts dont vous êtes le fils,

Ceux de qui vous tenez, avec d'autres exemples,
Des biens tels que pas un n'en reçut de plus amples.
Chefs de leurs tenanciers, ils restaient au manoir;
Mieux renseignés que vous du droit et du devoir,
Ils donnaient à leur vie, autrement occupée,
Deux sévères blasons : la charrue et l'épée!
Durant les temps de paix, sans honte et sans chagrin,
Ils allaient défrichant, fécondant leur terrain,
Y versant les sueurs de leurs faces altières.
Fallait-il agrandir ou garder les frontières?
Avaient-ils entendu le signal des clairons?
Suivis de leurs vassaux, laboureurs, bûcherons,
Bergers, qu'ils dominaient du cœur et de la taille,
Ils partaient, ils couraient de bataille en bataille,
Voyaient fuir devant eux l'Anglais ou le Germain;
Puis, de leurs nobles toits reprenant le chemin,
Ils venaient de nouveau, jaloux de cette gloire,
Guider sur le sillon l'attelage aratoire!

— Imitez leurs leçons : moins couronné d'honneurs,
Regagnez le séjour qui les eut pour seigneurs.
Un des pires fléaux dont s'afflige la terre,
C'est cet ingrat oubli du chef héréditaire.
S'il délaisse le sol, quels nœuds y retiendront
L'homme qui l'ensemence à la sueur du front ?
Quel Dieu rendra fidèle aux seuls travaux utiles
Tout un peuple attiré par le démon des villes ?
A ces durs laboureurs avant l'aube levés,
A ces fils de vos champs, ce que vous leur devez,
Ce n'est pas seulement le salaire et l'ouvrage,
C'est votre exemple encor, soutenant leur courage.
Donc, ne différez plus ; regagnez le manoir ;
Revenez, qu'il tressaille, heureux de vous revoir ;
Arrachez de son seuil la broussaille et le lierre ;
Rendez à ses lambris l'air pur et la lumière ;
Relevez du perron les pilastres couchés ;
Que l'eau ravive encor les bassins desséchés ;
Des sillons et des cœurs faites-vous reconnaître ;
Et que tout sente enfin la présence du maître !

XI

A UN CRITIQUE.

Quid prius illustrem ?

Assis au bord d'un champ, dans ces jours où l'année
Ramène au dur labour la charrue obstinée,
Je voyais les grands bœufs, dans le sombre terrain,
Rivalisant d'efforts, tirer le soc d'airain,
Et lentement creuser en sillons parallèles
La poudre où germera l'or des blondes javelles.
Sur leurs pas, le fermier, grave et silencieux,
Marchait : les yeux errant de la campagne aux cieux.

Il semblait consulter les présages d'automne;
Et, tandis qu'il suivait le sillon monotone,
Moi j'essayais de dire, en quelques sobres chants,
L'austère majesté de ce travail des champs.
J'aurais voulu, voisin des colons et des pâtres,
En peindre les vertus, les mœurs opiniâtres,
Et, sous l'œil des cités qu'affligent tant de maux,
Faire luire au soleil l'humble paix des hameaux.
J'estimais qu'un poëte, hirondelle au passage,
Pouvait de ses chansons faire un emploi moins sage!

Un journal de la veille, arrivant jusqu'ici,
Éclaire mon erreur et m'apporte un souci.
Ta prose, où volontiers, ô généreux critique,
Je reconnais la verve et l'élégance attique,
Des poëtes du temps compulse les essais,
Et nous englobe tous dans un même procès:

— Or çà, vous qui chantez, quels titres sont les vôtres?
Êtes-vous des martyrs? êtes-vous des apôtres?
Une auréole au front, allez-vous, dans la nuit,
Montrant la route obscure au monde qui vous suit?
Du cri de vos douleurs, durant les marches rudes,
Faites-vous retentir l'écho des solitudes?
Votre sang coule-t-il? et, le long du chemin,
L'offrez-vous en breuvage au pâle genre humain?
Non, fuyant désormais l'hôtel du sacrifice,
Le dieu que vous servez se nomme le caprice.
Étrangers à l'*Idée*, aux publiques douleurs,
Vous êtes avant tout d'habiles ciseleurs.
Dans la prose et le vers trouvant deux renommées,
L'un tire d'un écrin des émaux, des camées;
La strophe sous ses doigts joint l'éclat au fini :
Maïs qu'avons-nous besoin d'un nouveau Cellini?
L'autre, jeune inspiré, pris d'une audace rare,
Sur la corde tendue ose hisser Pindare :
Sous l'habit à grelots fait de mille couleurs,
Son fantasque Apollon passe au rang des jongleurs.

Celui-ci, réchauffé d'une séve exotique,
Ne reconnaît que l'Inde et que la Grèce antique.
Les palmiers inclinés sous les cieux étouffants
L'attirent; les troupeaux de sages éléphants
A Vichnou comme à Zeus disputent son hommage.
L'hiérophante en lui se complique du mage;
Il est splendide et grand; mais que nous font à nous
Et la Grèce d'Homère et les dogmes indous?
Celui-là, qu'un triomphe a payé de ses peines,
Fréquente le désert, pleure la mort des chênes;
Pieux, et traduisant le chœur universel,
Il gravit pas à pas les monts voisins du ciel,
Et dresse à l'idéal un autel sur leur cime:
Il serait mieux compris, s'il était moins sublime.
Dans son caprice errant, l'autre, enfin, chante un jour
La mer, les matelots; puis il change d'amour,
Fuit la rive, et, cédant à l'attrait qui le gagne,
Veut suivre en leurs travaux les fils de la campagne.
Honnête est le dessein; mais lourde son erreur:
Qui de nous songe encore au sort du laboureur?

— D'un style à grands effets, que l'abonné remarque,
Voilà ce que tu dis, ô rigide Aristarque!
Voilà ce que tu dis, inspiré d'un courroux
Qui frappe autour de toi sur chacun et sur tous.
Veuille y songer pourtant, ô juge, et sois sincère :
Pour toucher à la lyre est-il bien nécessaire
D'être ce solennel pontife des vieux jours,
Dont la peinture brille en ton heureux discours?
Tous les fils de la Muse aimable et vagabonde,
Tous ceux qui, d'âge en âge, ont passé dans ce monde,
Chantant, pleurant, riant, à leur heure, à leur choix,
Furent-ils des martyrs courbés sous une croix?
Quand, assis dans les fleurs aux vallons de Sicile,
Théocrite animait la flûte au chant docile,
Qu'il disait des pasteurs les amours et les jeux,
Était-il un apôtre en mission chez eux?
Quand Horace, en avril, ceint de lierre et de roses,
Proscrivait les travaux et les censeurs moroses;
Quand, des ennuis de Rome à Tibur soulagé,
Il chantait ton doux rire, ô douce Lalagé,

Et ce cher coin du monde, aimé plus que tout autre,
Était-il un martyr, était-il un apôtre ?
Quand, de sa grâce exquise héritier parmi nous,
La Fontaine, au courant d'un vers facile et doux,
Prêtait à la fourmi sa langue naturelle,
Ou des loups et des chiens racontait la querelle,
Son front rayonnait-il dans le nimbe de feu?
Se croyait-il sur terre un messager de Dieu ?
Certe, alors qu'on y pense, on s'imagine comme
De sa lèvre narquoise eût souri le bonhomme,
Si quelque beau diseur fût venu par hasard
Lui prêcher bruyamment l'apostolat de l'art !

— Mais, nous dis-tu, voyez, ô chanteurs sans courage,
Ce qu'osaient accomplir, à l'aube de notre âge,
Ceux de vos devanciers dont survivra le nom,
Gœthe, Oberman, René, Lamartine, Byron :
Ils chantaient, en des vers dont s'est brisé le moule,
Les instincts, les douleurs, les espoirs de la foule.

Eux-mêmes, pénétrés des passions du temps,
S'en faisaient à l'envi les échos palpitants.
On sentait, à leur voix moins creuse et moins frivole,
Qu'au nom de cette foule ils portaient la parole ;
Et, de leur lyre aimée accueillant chaque son,
L'âme d'un peuple entier vibrait à l'unisson.

— Il est vrai; mais alors de généreuses flammes
Échauffaient tous les cœurs, brûlaient toutes les âmes !
Un vieux monde achevait de crouler en débris :
Parmi les survivants, de sa chute meurtris,
Les uns, d'un cœur pieux, en évoquaient les ombres;
Les autres, détournant leurs yeux de ses décombres,
Aimaient mieux saluer en son riant berceau
Le siècle qui naissait, marqué d'un divin sceau.
La jeunesse d'alors, brûlant de nobles fièvres,
N'avait pas seulement de grands mots sur les lèvres.
Un idéal d'amour, d'honneur, de liberté,
Exaltait au soleil sa fière puberté.

Libre, aux Grecs dans les fers portant la délivrance,
La parole vibrait dans l'air pur de la France ;
A la lutte, aux succès, l'écolier prenait part ;
Et la femme elle-même en rêvait à l'écart.
A cette heure, il fut beau, dans le commun délire,
De vivre au cœur du siècle et d'en être une lyre.
D'écouter dans la foule, et de prêter sa voix
A tant de vœux confus bourdonnant à la fois,
Au rêve, à l'utopie, à l'espoir qui s'élance,
A toute chose enfin souffrant de son silence,
Et qui pour s'exprimer, longtemps muette en nous,
Attend qu'une parole éclate au nom de tous !

Ah ! de ces nobles temps, combien l'heure où nous sommes
Diffère ! Quelle foi survit parmi les hommes ?
Quel généreux amour garde encor le pouvoir
De réveiller des cœurs si lourds à s'émouvoir?
Est-ce toi, Liberté, rêve des grandes âmes?
Non, trop rude est pour eux l'effort que tu réclames.

Aucun des anciens droits conquis sous le soleil
Ne vaut, quand on y songe, une heure de sommeil.
Le devoir et l'honneur, vains mots, cultes frivoles
Les gloires du passé, vieillissantes idoles!
La parole, instrument qui portait son danger :
Comme un glaive au fourreau, laissons-la se ronger.
Elle dort; qu'on l'oublie et qu'on dorme; que dis-je?
Ce temps a son amour, ce temps a son vertige,
Il a sa passion qui, tous, jeunes et vieux,
Les pousse à la mêlée, âpres et furieux :
C'est à qui, des premiers, pâle d'effervescence,
Embrassera le but : fortune et jouissance;
A qui, pour enlever les butins où l'on court,
Sait prendre, oblique ou droit, le sentier le plus court;
Jeunesse de ce temps, instruite par Barême,
Aux sordides calculs tu t'exerces toi-même!
Des roses du matin tu veux savoir le prix;
Et tes plus beaux romans en chiffres sont écrits!...
Quand un monde en est là, que fera le poëte?
Ira-t-il au grand jour, complaisant interprète,

Glorifier l'orgie et chanter les marchands?
O pudeur! il se tait, ou porte ailleurs ses chants.

— Vois plus haut et plus loin, traverse le nuage!
Réponds-tu; nous touchons au lever d'un autre âge:
A jeun dès le berceau, la triste humanité
Pliait au joug de fer trop longtemps supporté.
Cette soif de jouir, qui chez elle fermente,
Trahit l'ardent besoin d'une ère plus clémente.
Elle vient! ces vapeurs dont s'offusquent tes yeux
Précèdent un matin d'autant plus radieux.
Pour quiconque a le sens des augures célestes,
Les dons de l'avenir s'annoncent manifestes:
Vois; l'homme désormais à tous les éléments
Parle en maître; ses chars, ses navires fumants
Au vol de la vapeur courent la terre et l'onde.
Le Temps, ce dieu jaloux, a disparu du monde.
La pensée, empruntant ses fluides à l'air,
Sur un fil se promène et devance l'éclair.

Le savoir affranchi ne connaît plus d'obstacles.
Qui ne pressentirait, à de pareils spectacles,
Une époque où la terre, ancien vallon de pleurs,
Verra l'homme investi d'apanages meilleurs :
Où les peuples, mêlés dans un chœur sympathique,
Effaceront entre eux toute frontière antique;
Et, jouissant des fruits conquis sur le destin,
S'enivreront en paix dans un commun festin?
Jours féconds, siècle heureux, qui déjà se déploie,
Ère de libre essor, d'abondance et de joie :
Les yeux sur l'horizon, quel Orphée en ses vers
N'en voudrait annoncer l'aurore à l'univers?...

— Dieu veuille t'écouter, homme aux riants présages !
Comme un autre j'ai foi dans le progrès des âges ;
Sur ce globe d'exil passager pour un jour,
Comme un autre, j'ai soif d'harmonie et d'amour.
Ce siècle où les humains, dégrevés de leurs peines,
Boiront paisiblement la vie aux sources pleines,

Qui ne l'invoquerait?... mais, à vrai dire encor,
Rien de ce que je vois n'annonce un âge d'or.
Heureux ceux qui vivront assez pour le voir naître!

Permets, en attendant, qu'assis au pied d'un hêtre,
Je suive en ses travaux — qui sont aussi les miens —
L'homme soumis encore au poids des jours anciens.
Laisse-moi l'admirer dans sa pauvreté sobre,
Soit qu'ouvrant les sillons, au tiède vent d'octobre,
Il y sème le grain qui mûrira pour nous;
Soit qu'au flanc des coteaux, berger tranquille et doux,
Il veille à son bétail dans les herbes voisines,
Et qu'il regarde l'heure au cadran des collines!

XII

AU LÈZE *.

O ruisseau, je t'ai vu, pendant les mois d'été,
Tarir dans le vallon triste et déshérité.
Tes berges, dont l'eau claire au soleil s'évapore,
N'avaient plus ni fraîcheur ni murmure sonore.
Les enfants du hameau, descendus dans ton lit,
Y cherchaient les cailloux que le courant polit.
En vain l'oiseau du ciel, pris de fatigue en route,
Demandait à ta vase une dernière goutte;

* Petite rivière du pays de Vaucluse.

Et, pins, saules en deuil ou frênes languissants,
Les arbres de tes bords pleuraient tes flots absents.

Quel soudain changement s'est accompli ?... Ton onde,
Tout à coup reparue, écume et surabonde ;
A pleins bords elle roule, abreuvant dans son cours
Et l'arbre et le gazon frais comme aux plus beaux jours;
Les filles du hameau viennent, d'un pas agile,
Puiser ton pur cristal dans leurs cruches d'argile;
Et voilà qu'un ruisseau, muet tant d'autres fois,
D'un grand fleuve sonnant fait entendre la voix !

C'est ainsi du poëte : il a ses jours arides,
Ses saisons d'indigence et de tristesses vides ;
Il végète, il attend, l'œil tourné vers les cieux :
Rien n'en descend pour lui, qu'un deuil silencieux.
Puis, tout à coup, son cœur s'éveille, sa pensée
Se retrouve abondante et jaillit empressée ;

Il chante. et, de nouveau surpris de ses chansons,
Les échos de la foule en redisent les sons.

O poëte, ô ruisseau, dont l'image est pareille,
Au sortir des saisons où votre urne sommeille,
Où vos flots amoindris abandonnent leurs bords,
Pour que vous retrouviez à la fois vos accords,
Pour que vous fécondiez de nouveau les rivages,
Hélas! que vous faut-il à tous deux?... Des orages.

XIII

A UN CHRONIQUEUR.

Mai 1860.

Bella quis et paces longum diffundit in ævum ?

Dans un vallon sauvage, où parmi les yeuses
Circule un ruisseau pur aux eaux silencieuses,
Où l'ébénier fleuri se mêle avec le houx,
Hier, au jour tombant, il fut parlé de vous.
Au coin le plus tranquille, accoudé sur la terre,
Un homme, que mon pas surprit dans son mystère,
Lisait tout bas un livre ouvert sur le gazon.
Cet homme est un berger, dépassant le grison,

Dont j'ai décrit ailleurs l'aspect sévère et rude.
A son front grave et digne, à sa fière attitude,
On sent que ce pasteur, apte à d'autres emplois,
N'a pas toujours mené des moutons par les bois;
Qu'au printemps de ce siècle, — aube déjà lointaine!
Enfant, il a dû voir l'immortel capitaine;
Qu'au bruit de ses clairons il a réglé son pas,
Et qu'il fut des premiers et des derniers combats!

Donc, sur le gazon vert, couché comme Tityre,
Il épelait son livre, — heureux de savoir lire!
Son avide regard, sans quitter le feuillet,
S'éclairait par moment d'un vif et chaud reflet,
Et sa bouche parfois, d'un accent militaire,
Lançait un de ces mots qu'une Muse doit taire.
Que lisait-il ainsi? demande un curieux.
Il lisait ce volume aux récits glorieux,
Où vous nous racontez, plume errante et hardie,
Notre récente guerre aux champs de Lombardie:

Cette Iliade en prose, écrite au jour le jour,
(Et souvent au bivac, sur la peau d'un tambour,)
Où l'on voit nos soldats, devant qui fuit l'Autriche,
Ensemencer de gloire un sol déjà si riche,
Et, de Gêne à Milan, réveiller, fils joyeux,
L'écho des grands combats livrés par leurs aïeux!

— Ah! dit le vieux berger, me voyant apparaître,
Voilà certe un auteur qu'il fait bon de connaître!
— Eh bien, je le connais et lui parle souvent,
Répondis-je au bonhomme; et lui, se relevant :
— Dites-lui donc, Monsieur, chargé de ma louange,
Qu'entre mes vieux amis dès ce soir je le range;
Et que, s'il passe un jour à travers mon chemin,
La main d'un vétéran voudra serrer sa main!

— Il sera du propos très flatté, je présume,
Repris-je; mais de qui tenez-vous ce volume?

— Du petit colporteur qui passe chaque mois,
Dit-il ; et, court d'argent que j'étais cette fois,
(Car pour nous, pauvres gens, les temps sont durs à vivre,)
Je vendis un mouton pour acheter ce livre !

XIV

A CLAUDE.

Licet superbus ambules pecunia,
fortuna non mutat genus.

Que dit-on ? qu'à Paris, ce but longtemps rêvé,
Tu vas te prélassant au plus haut du pavé ?
Que l'aveugle fortune, en ses jeux si fantasque,
Sur ta face rustique a mis un brillant masque;
Et qu'à vouloir juger d'après tes seuls dehors,
Nul ne soupçonnerait le berceau d'où tu sors ?
Jean, qui vient de Paris, et qui, pour une affaire,
Prudent, n'y demeura que le temps nécessaire,

De ton luxe orgueilleux s'est trouvé le témoin.
Il osa même un jour te suivre... mais de loin.
Rentré dans le village, aux béantes oreilles,
Il conte maintenant ta gloire et tes merveilles :
— Rien n'égale, dit-il aux badauds du pays,
Le faste qu'il a vu de ses yeux ébahis.
Claude était dans un char incrusté de dorures ;
Trois laquais suivaient Claude, ornés de chamarrures ;
Claude, pur de tout hâle, avait ce teint vermeil
Qu'ont les gens bien nourris et dormant leur sommeil ;
Il portait à son doigt, ce grand homme de Claude,
Un éclair, soit rubis, soit brillante émeraude !
Tandis que ses chevaux longeaient les boulevards,
Claude enfin promenait aux vitres des bazars
Un coup d'œil nonchalant et fier, qui semblait dire :
Je n'ai qu'à désirer, je suis dans mon empire.
Saluez-moi, je règne et me nomme l'argent !

Au village ameuté, voilà ce que dit Jean ;

Il ajoute que Claude, ébloui de sa gloire,
Du pays, sans nul doute, a perdu la mémoire.

Eh bien, puisqu'au présent heureux de t'en tenir,
Tu sembles du passé n'avoir plus souvenir,
Je veux t'en rappeler, grand homme, le sommaire.
Il sied que tout héros trouve un jour son Homère :
Quand un fleuve a de l'or, qu'il roule en son limon,
C'est le moins qu'on en sache et la source et le nom!

Dans un de ces hameaux de nos âpres collines,
Humbles groupes de toits, la plupart en ruines,
Fils d'un couple indigent, tu naquis en des murs
Qui ne présageaient pas tes portiques futurs.
Ton père, homme élevé d'abord au labourage,
N'eut pour ce grand métier ni force ni courage.
S'abaissant, jeune encore, à de moins fiers travaux,
Retors, il s'était fait trafiquant de chevaux,

Et, longtemps, à cet art suivi de foire en foire,
Il mêla quelque usure, au dire de l'histoire.
Ta mère, triste à voir dans sa jupe en haillons,
Vivait, quand revient mai, du travail des sillons;
Tête basse, à travers les blés aux longues raies,
Elle allait extirpant les chardons, les ivraies,
Les sauvages pavots; puis, le soir, près de vous,
Lasse, elle revenait faire bouillir vos choux.
Une sœur avec toi grandissait; la rivière
De bonne heure la vit, modeste lavandière,
S'accroupir à ses bords, et là, de l'aube au soir,
Sur le linge d'autrui fatiguer son battoir.
De Jacques l'émondeur maintenant elle est femme:
Ses jours sont-ils meilleurs? Hélas! non, la pauvre âme
A, vouée aux ennuis, sept enfants mal venus
Qui, dans les environs, courent souvent pieds nus.

Toi même enfin, toi-même, au printemps de ton âge,
On sait de quel éclat brillait ton personnage:

Inculte en vêtements, hérissé de cheveux,
Aux courses de hasard devançant tes neveux,
De précoces penchants t'inclinaient à la fraude.
Que de fois on surprit ta jeunesse en maraude !
Pas de haie ou de mur qui gardât tes voisins :
Que de fois un fermier jaloux de ses raisins
Te saisit dans un piége, et sur ta brune épaule
Grava, sourd à tes cris, l'empreinte d'une gaule !

L'âme ouverte aux instincts paresseux et mauvais,
Vers ta saison plus mûre ainsi tu t'élevais.
Autour de toi, le champ, qui jamais ne repose,
Les hommes et les bœufs, tout être et toute chose,
Poursuivait son travail âpre et quotidien.
Rebelle au sort commun, seul, tu ne faisais rien.
Tu couvais seulement des yeux certaine somme
Que ton père achevait d'arrondir, le digne homme,
Pour toi son Benjamin, sûr des plus grosses parts.
Il meurt enfin ; tu tiens sa dépouille, et tu pars !

Atteint de cette soif en nos temps si commune,
C'est Paris qu'il te faut, Paris et la fortune.
Ton vœu sera comblé ; car tu n'es pas de ceux
Que rebute un chemin équivoque ou chanceux.
Dix ans on te verra, sans suspendre ta course,
Aller, venir, user les marches de la Bourse ;
Dix ans, comme un pasteur habile, tu sauras
Conduire tes écus aux pâtis les plus gras ;
Jusqu'à ce qu'un matin la fantasque déesse
Qui choisit au hasard dans la cohue épaisse,
Et souvent des plus vils fait ses plus chers élus,
Couronne sur ta tête un intrigant de plus !

C'est bien ; des jeux du sort montré comme un exemple,
Dans ton luxe récent la ville te contemple.
Splendide est ton hôtel ; tes chevaux sont de prix.
A quoi te sert pourtant ce superbe Paris ?
La main qui t'a couvert d'insolentes richesses
A-t-elle sur ton âme étendu ses largesses ?

En tapissant tes murs, a-t-elle également
Décoré ton cerveau de quelque ameublement ?
N'es-tu plus cet esprit aride et sans culture
Qu'ébaucha, sans y voir, la grossière nature,
Et qui, même à prix d'or, ne saurait prendre part
Aux illustres festins que nous apprête l'art ?

Si, devant les trésors qu'à son peuple il découvre,
Tu marches, pas à pas, sous les arceaux du Louvre,
Tu dénombres en vain, dans leurs cadres divers,
Les chefs-d'œuvre du temple admirés de travers.
Devant les Titien, devant les Véronèse,
Ton informe génie est-il bien à son aise ?
Saurais-tu dire en quoi, plus suave et plus grand,
Raphaël Sanzio diffère de Rembrandt ?
En quoi du Pérugin la ligne froide et chaste
Censure de Rubens la débauche et le faste ?
Non ; tu passes, distrait, inerte, et sans savoir
Que l'homme a besoin d'art pour tout, même pour voir !

Cherche d'autres plaisirs où tu puisses t'ébattre :
La nuit vient, prends ta place au balcon d'un théâtre.
Aux mille spectateurs sur les gradins assis,
Célimène, ce soir, femme au cœur indécis,
Conte sa fantaisie errante et familière ;
Alceste leur traduit les tourments de Molière.
Que dis-tu de ce style et de ces sentiments ?
O juge! obtiendront-ils tes applaudissements ?
Sous les traits de Rachel, nom qui touche aux étoiles,
Voici Phèdre qui marche en traînant ses longs voiles.
Écoutons : le cœur gros d'un secret odieux,
Elle exhale sa plainte en vers dignes des dieux.
De ces pleurs immortels que penses-tu, brave homme?
Voici le fier Cinna qui s'arme au nom de Rome ;
Voici le vieil Horace, indomptable vertu.
L'auditoire à leur voix frémit ; toi, que sens-tu ?
La sainte émotion te prend-elle aux entrailles?
Que le ciel te pardonne, on dirait que tu bâilles !
— Ce genre est suranné, ces auteurs sont trop vieux,
Dis-tu, cherchons ailleurs un art moins sérieux !

— Cherchons! il en est un pour ceux dont la pensée
Dort, et moins que les sens veut être caressée.
La musique, le soir, leur donne à Ventadour
L'oubli des grands soucis qu'ils n'ont pas eus le jour.
Viens, et garde ton souffle : au milieu du silence,
D'Othello qui gémit la voix en pleurs s'élance.
Le maître sans rival cette nuit verse à flots
Tout ce que son génie a de tendres sanglots.
Le ténor, débarqué l'autre soir de Russie,
Dit sans effort sa note à souhait réussie.
Desdémone a le chant de l'oiseau, la Diva
Étincelle, et jamais si haut ne s'éleva!
A ces sons inconnus de tout écho terrestre
S'entrelace et se fond la rumeur de l'orchestre;
Les violes d'amour gémissent, les hautbois
Sont en larmes, le cor pleure et chante à la fois.
Chœurs sacrés, saints transports!... Cependant sois sincère,
Tu sais une musique aussi bonne et moins chère;
C'est celle qui jadis, aux danses des hameaux,
Enflait pour tes pareils l'outre des chalumeaux!

Quoi de plus? dans la sphère où ton orgueil te porte,
Des intimes salons franchiras-tu la porte?
Là, seul dieu de Paris, règne ce dieu léger
Qui de forme et d'allure est habile à changer :
L'esprit, ce combattant à qui nul ne résiste,
Cet errant pèlerin, ce docteur, cet artiste,
Qui touche, en se jouant, soit aux fleurs du chemin,
Soit aux aspérités de tout savoir humain.
Il rapproche les temps, il réunit les âmes ;
Les vieillards sont par lui rajeunis, et les femmes
Aux plus graves discours mêlent ce rire clair
Qui de la raison même est le chant ou l'éclair!
Tous parlent ; parle aussi ; précieuse ou menue,
Présente une monnaie à payer ta venue!
Mais non ; tu n'entres pas. Quoi qu'on en dise, l'or
Pour franchir tous les seuils ne suffit point encor ;
Et tel noble indigent passera, haut la tête,
La limite enviée où tel riche s'arrête!

En vain tu lutteras et tu te roidiras;
Honteux de ton berceau comme les fils ingrats,
Tu voudras, — écolier mis trop tard à l'étude, —
Tout transformer en toi, langue, esprit, attitude.
Tes efforts, brave Claude, y seront superflus!
Horace — un des auteurs que tu n'as jamais lus —
Dit : chassez la nature et refermez la porte;
Par une brèche au mur elle rentre plus forte...
— La fortune au-dessus de l'âme qui s'en sert,
Dit encor quelque part ce même auteur disert,
Est un soulier trop large, et celui qui le chausse
Fait rire les passants de sa démarche fausse...

Ainsi, dans ce Paris tu vis au jour le jour,
Opprimé sous ton or, stérile, et tour à tour
Voulant et n'osant pas regagner ton village.
Oh! que tu ferais bien, dans un jour de courage,
D'y rentrer, et d'oser, par quelque large don,
De tes anciens mépris acheter le pardon.

A ces obscurs foyers, nids de l'humble misère,
Généreux revenant, quel bien tu pourrais faire !
Que ce destin serait facile et beau pour toi,
Parti comme un fuyard, d'y rentrer comme un roi ;
De semer les ducats où manquent les oboles ;
D'apprêter un asile aux vieillards, — des écoles
A cent jeunes rôdeurs, fléau de leurs voisins ;
D'habiller, en passant, plusieurs de tes cousins ;
D'être enfin, par un or sur qui l'œil de Dieu brille,
A tout ce triste peuple un doux chef de famille !

Oh ! dis, ne crois-tu pas que cela fût meilleur
Que de vivre au milieu de ton Paris railleur,
Étalant au hasard ta pourpre ridicule,
Seul, perdu dans le flot du torrent qui circule,
Et non moins déplacé dans ce monde des arts
Que, par un jour de fête, un âne au Champ de Mars !

XV

A NOIREAU

CHEVAL DE RÉFORME.

Salut, vieux serviteur, qui, traînant ton licou,
Sombre et tardif, reviens ce soir je ne sais d'où ;
Salut! — D'une pitié je me sens l'âme atteinte,
Quand, si triste et si las, et la prunelle éteinte,
Je te vois à l'étable, attaché dans un coin,
Tirer du râtelier quelques restes de foin!
A quoi peux-tu songer de cet air taciturne?...
Entre ces murs étroits qu'un demi-jour nocturne
Éclaire; sous ce toit fait de vieux soliveaux,
Où pendent des colliers de bœufs et de chevaux,

Où l'errante araignée, à la vitre obscurcie,
File en paix le réseau de sa toile épaissie,
As-tu des souvenirs de joie et de fierté?...
Tu ne fus pas du sort toujours si maltraité.
Ses faveurs ont pour toi précédé son injure :
Avant qu'il t'exilât dans une grange obscure,
Avant qu'il fît de toi, dans cet abaissement,
Des labeurs de la ferme un docile instrument,
D'un vulgaire ménage un serviteur vulgaire,
Tu fus un fier cheval de tournois et de guerre,
Un de ces beaux coursiers dont le maître orgueilleux
Raconte l'origine et cite les aïeux!

Superbe, en ce temps-là, — revêtant avec joie
Une housse où l'or pur se tordait dans la soie;
Entre tes blanches dents rongeant un frein d'acier
Au lieu de ce bâillon fait d'un chanvre grossier;
Le naseau plein de flamme, et portant haut la tête,
Tu partais au premier accent de la trompette,

Et, comme ce cheval dont l'œil disait : allons !
Tu courais au-devant des sombres bataillons.
Les clameurs, les tambours, le canon, la musique,
Exaltaient, soulevaient ton poitrail héroïque !
Mêlant à ta furie un instinct de pitié,
Tu passais sur les morts sans les toucher du pié,
Et, digne ami d'un chef dont tu servais la gloire,
Sentais autant que lui l'orgueil de la victoire !

Les jours passent pourtant, et les nobles travaux ;
Et qui vieillit fait place à ses jeunes rivaux.
Usé par le service encor plus que par l'âge,
Tu vins un jour : c'était jour de foire au village.
D'un illustre soldat, toi, le fier compagnon,
Tu marchais, amené par un vil maquignon.
Il prôna tes vertus aux hommes de la grange,
Et, le dirai-je, hélas ! te vendit en échange,
O tristesse ! ô leçon pour ton ancien orgueil !
Contre une jument grise à qui manquait un œil !

— Dès lors, noble animal, sur la voie inclinée,
Décroît de jour en jour ta sombre destinée.
Au début, riche encor d'un reste de vigueur,
Et contre les revers luttant d'un brave cœur,
Tu fus à la charrue attelé par tes maîtres.
Je ne sais quel attrait à nos œuvres champêtres
T'animait : aux moissons, distrait de ton chagrin,
Nul n'était plus vaillant à piétiner le grain.
Ainsi qu'on t'avait vu, la tête échevelée,
Les yeux en feu, courir à travers la mêlée,
Sur les monceaux d'épis, on te voyait encor
Bondir, enveloppé d'une poussière d'or !...
Plus tard, suivant toujours la pente qui t'abaisse,
Et déjà par ton maître accusé de faiblesse,
A de plus humbles soins tu descends humblement :
Tu portes au moulin les sacs lourds de froment;
Tu portes, le dimanche, à la fête voisine,
La fermière et son gars muni d'un brin d'épine;
Enfin, non sans subir force coups et jurons,
Tu vas distribuer l'herbage aux environs.

Bientôt, rude ouvrier toujours plus subalterne,
Tu seras un de ceux qu'on met à la citerne;
On te verra tourner, pour puiser un peu d'eau,
Tourner sans fin, les yeux sanglés d'un noir bandeau,
Morne, et ne pouvant plus, d'un revers de ta queue,
Écarter de tes flancs l'ardente mouche bleue!

Oh! que péniblement tu dois ronger ton frein,
Coursier dont la misère use et blanchit le crin!
Et quel surcroît s'ajoute à ce destin funeste,
Si des jours de ta gloire un souvenir te reste!
Hélas oui! de ces temps qui sont déjà si loin,
L'image en toi survit... et j'en suis le témoin!
— L'autre jour, au sortir des récentes batailles,
De joyeux régiments, derrière nos murailles,
Passaient; bruits de clairons, roulements de tambours
Réveillaient à la fois l'écho des vallons sourds.
Fiers de leurs cavaliers si beaux sous la cuirasse,
Les chevaux défilaient, — ceux qui prirent ta place!

Ils mêlaient au son clair des cimbales d'airain
Ce battement confus des pieds sur le terrain.
A des bruits si connus tu fronças ta narine;
Ton front se releva; tes flancs, ta maigre échine
S'agitèrent soudain, pris d'un frémissement,
Et tu frappas les airs d'un sourd hennissement!
Mais bientôt, dans ton œil où semblait luire une âme,
S'éteignit ce rayon de passagère flamme;
Ton cou fléchit, ton front retomba plus penché,
Et tu continuas d'aller vers le marché.

Pauvre cheval! débris, vaine ombre de toi-même!
Pensif, je te contemple, et tu m'es un emblème
De ce peuple des champs que j'aime avec amour.
Ce peuple a deux emplois : la guerre et le labour.
Ils partirent jadis, vigoureux et superbes,
Ces hommes qui sont là, bêchant, sarclant nos herbes;
Le sourire à la bouche et le cœur affermi,
Ils allèrent montrer la France à l'ennemi!

Puis on les vit rentrer chez leurs parents modestes,
De nouveau se plier aux fatigues agrestes,
Vieillir de jour en jour, penchés sur les sillons,
A leur porte, l'hiver, s'accroupir en haillons,
Et disparaître enfin sans reflet dans l'histoire.
De l'homme et du cheval ainsi passe la gloire!

Ah! du moins, épargnons l'hôte venu chez nous :
Je veux, à l'avenir, par quelques soins plus doux
Alléger ton exil, consoler ta vieillesse ;
Que parfois, au talus des coteaux, on te laisse,
Libre de tout lien, tondre en paix le gazon ;
Que ta crèche ait toujours du fourrage et du son ;
Enfin, quand tu mourras, quand, sur ton lit de pierres,
L'heure qui guérit tout fermera tes paupières,
Je veux qu'on rende honneur aux mânes du coursier!
Notre vieux garde-chasse, autrefois cuirassier,
Qui sonna du clairon dans les grandes batailles,
De sa trompe de fer suivra tes funérailles :

Il est mort! dira-t-il aux échos d'alentour,
Il est mort; ouvre-toi pour lui, dernier séjour,
Brumeuse région, des vieux bardes connue,
Où l'âme des coursiers vole encor dans la nue!

LIVRE SECOND

I

A M. PROSPER MÉRIMÉE.

Paris, décembre.

Le jour même, arrivé des plages du Midi,
Et des froids de la route encor tout engourdi,
Je vole, empaqueté d'un drap de houppelande,
Je vole à votre seuil et tout haut vous demande.
Enfin je vais revoir, me dis-je en accourant,
Ce prince des conteurs, si fin quoique si grand,
L'écrivain dont jamais la plume au choix insigne
D'un seul mot superflu n'a surchargé sa ligne,
Et dont chaque héros, à la vie emprunté,
Palpite sous la chair de la réalité !

— Parti ! répond, hélas ! de sa loge, un concierge
Solennel et concis comme un huissier à verge.
— Parti pour où ?... parti, comme un oiseau frileux,
Pour les tièdes vallons et pour les golfes bleus.
(Ce n'est pas lui qui parle et poursuit de la sorte,
Ce n'est pas le portier, c'est moi, d'ailleurs qu'importe ?)
Parti pour le rivage où, dans un flot vermeil,
Cannes mire ses toits rayonnants de soleil ;
Où la mer transparente au ciel d'azur s'allie,
Où chaque oiseau qui passe annonce l'Italie
A l'horizon prochain... Qu'en dirai-je de plus ?
Parti pour cet Éden, vrai séjour des élus,
Où les lords d'Angleterre, ennuyés de leur île,
Reviennent chaque hiver demander un asile,
Et, quand l'âpre saison partout sévit ailleurs,
Au balcon des villas vivent parmi les fleurs !

Ah ! pensais-je au retour, et tandis qu'au passage
Les chars m'éclaboussaient, voilà bien le vrai sage,

Qui se donne à lui-même et suit le bon conseil.
Pendant que je viens, moi, fils ingrat du soleil,
Transfuge de la rive heureuse et parfumée,
Chercher la froide pluie et l'ombre et la fumée,
Lui, qui fait du bien-vivre un des rameaux de l'art,
Lui, contre le soleil échange le brouillard,
Et va, loin de la ville aux frileux meurtrière,
Se faire une saison de calme et de lumière.
Ce grand Paris en vain le réclame, Paris
Qui goûte en lui la fleur de ses plus beaux esprits;
La cour le redemande en vain; César lui-même,
César qui le distingue entre tous et qui l'aime;
Le sénat, les honneurs, les siéges enviés,
Les festins où les dieux sont les seuls conviés,
Le rappellent; il fuit, il court loin du tumulte,
Au silence, à l'oubli, vouer son meilleur culte;
Contre sa propre gloire il cherche un abri sûr;
Ainsi fuyait Horace aux rivages d'Anxur!

— Allez donc, favori de l'antique sagesse,
Disciple aux temps nouveaux des Muses de la Grèce.
Allez ! et que là-bas ce bord que j'ai quitté
Vous rende avec amour son hospitalité !
Retrouvez au rivage un frais tapis de mousse ;
Que la brise, au réveil, chaque jour vous soit douce ;
Que l'olivier qui croît loin des vents importuns,
Que l'oranger, pour vous redoublant de parfums,
Ombragent votre tête aux places attiédies ;
Que chaque soir enfin les rêveuses ladyes,
Berçant à vos récits leurs belles nuits d'hiver,
Dans l'émail du Japon vous servent le thé vert.
Mais, sur la plage oisive où l'homme heureux se joue,
Qu'il ne rencontre pas, du moins, une Capoue !
Gardez que des loisirs le souffle allanguissant
N'émousse en vous l'esprit encore si puissant !
Sur les fleurs, en un mot, du jardin de paresse,
Ne laissez pas dormir la plume enchanteresse,
La plume aux dons sans prix, d'où ce joyau tomba,
Que la gloire a nommé du nom de Colomba !

II

A JEAN REBOUL

DE NÎMES.

Paris, mai 1859.

C'est vers toi, ce matin, que mon salut s'envole,
Vieil ami, couronné d'une double auréole!
Toi qui, durant nos jours d'expirantes vertus,
A tant de faibles cœurs et d'esprits abattus,
Fais admirer encore une droiture humaine
Forte comme un débris de ta cité romaine;
Et qui, malgré le froid de tes premiers hivers,
Es toujours ce poëte éloquent, dont le vers,

Généreux à l'esprit et sonore à l'oreille,
Semble un vers jaillissant du moule de Corneille !

Par un ciel déjà tiède, un jour du dernier mois,
Un inconnu, chargé de ta lettre, ô Nîmois!
A ma porte arrivait. C'était un beau jeune homme :
On eût dit un pasteur de la Grèce ou de Rome;
Ou plutôt, à son front, à son œil fier et doux,
Un de ces moissonneurs de nos pays à nous,
Qui, des Alpes venus, sitôt que juin s'avance,
Fauchent nos blonds épis du Rhône à la Durance.
Tel m'apparut cet hôte : il franchissait mon seuil,
Et, prononçant ton nom, recevait bon accueil.

— « L'enfant timide encor qui vous tend cette lettre
A droit sur votre cœur, m'écrivais-tu, cher maître !
Fils de nos laboureurs, dans son humilité,
La Muse des grands vers un jour l'a visité.

On sent qu'il a reçu le souffle qui l'anime
Au pays du Mistral, son puissant homonyme!
Tandis qu'autour de lui mûrissaient les moissons,
Lui, formé de bonne heure à de hautes leçons,
Et des doctes chanteurs l'égal par ses études,
Écrivait, d'une main rompue aux tâches rudes,
Un beau récit, mêlé de force et d'agrément,
Où s'unit l'épopée au moderne roman.
Mireille, — c'est le nom de son heureux poëme, —
Mireille, blonde fille, est la Provence même:
La Provence et son ciel et ses chaudes amours,
Et le fleuve écumant qui l'arrose en son cours;
Sous les plus humbles toits ses vertus sans rivales;
Ses pasteurs, ses gardiens de bœufs et de cavales;
Tout un monde naïf et robuste à la fois,
Où vivent des fermiers grands comme de vieux rois!
La Provence, en un mot, qu'à toute page on nomme,
Son âme, son génie, et son propre idiome!
Oui, l'auteur a choisi ce dialecte ancien
Que, chez nous, le village avoue encor pour sien:

Langue au déclin, pourtant, qui, même à la campagne,
D'heure en heure fait place au français qui nous gagne !

« Le poëte, achevant cette œuvre de son cœur,
A voulu que Paris en eût toute la fleur,
Et, de sa grande voix qui toujours nous devance,
La fît connaître au monde et même à la Provence !
Mais, en ces jours ingrats où l'art semble épuisé,
Qu'en va dire Paris, ce vieux lutteur blasé ?
Faudra-t-il que l'auteur s'éveille au bout du songe,
Et, sorti de son ombre, aussitôt s'y replonge ?...
Tendez-lui votre main, prêtez-lui vos discours,
Et que les dieux amis viennent à son secours ! »

Ainsi d'un style ému s'énonçait, ô poëte !
Ta prose admirative, et pourtant inquiète.
Un mois s'est écoulé... Qu'entendez-vous là-bas ?
L'écho de ce succès ne t'y parvient-il pas ?

Ton jeune ami, l'enfant des granges inconnues,
A dans l'aile ce vent qui fait monter aux nues.
Paris ne ressent plus ni froideur ni dédain;
Le vieux lecteur blasé s'est réveillé soudain.
Rajeuni de surprise, il crie à la merveille;
Plus que le fils d'Ambroise. il adore Mireille!
De ses journaux en feu, comme autant de flambeaux,
Il éclaire la route à la fille des Baux.
— C'est l'idylle en sa fleur qui, de larmes trempée,
Dit-il, s'élève et plane et touche à l'épopée.
« Homère est de retour! » s'écrie un immortel
Qui, pour mieux l'accueillir, descend de son autel!
Qu'ajouterai-je enfin? Dans l'heureux phénix d'Arle,
Ce qui leur plaît surtout, c'est la langue qu'il parle.
Nous, gens de ce langage au cours irrégulier
Qui change trente fois d'Antibe à Montpellier,
Nous n'acceptons pas tous le même dialecte;
Ici, chacun l'adopte et chacun s'y délecte.
Qui donc a murmuré que tel juge, à Paris,
Admire d'autant plus ce qu'il a moins compris?

Bref, autour du poëte effaré de louange,
Le grand faubourg lui-même avec amour se range :
D'où nous vient ce génie ? Il le faut seconder ! —
Enfin, te l'avouerai-je ? on parle de fonder
(Et des rumeurs du jour ce n'est pas la moins bonne)
La chaire de patois qui manque à la Sorbonne !

Sur son char, cependant, le poëte fermier
Passe, et repart demain pour son berceau premier.
Arrivé, l'autre mois, chétif, humble et sans lustre,
Il repart glorieux, connu de tous, illustre !
C'est un destin chanceux !... Par quel effort, comment,
Les yeux encor frappés d'un éblouissement,
L'oreille émue encor des cantiques sans nombre,
Rentrera-t-il soudain dans le silence et l'ombre ?
Ces tranquilles plaisirs savourés autrefois,
Ce bonheur d'être seul au champ, seul dans les bois,
Les retrouvera-t-il dans leur fraîcheur intacte ?
Quand la gloire vous tient, peut-on briser le pacte ?

Lui dont nos demi-dieux ont tous pressé la main,
Qui vit de près Guizot, Mignet, Thiers, Villemain,
Ira-t-il sans regret rechercher à la ferme
Des gens non moins grossiers d'esprit que d'épiderme:
Reprendre le souci d'un austère travail,
Surveiller ses mulets ou son menu bétail,
Et, poussant de nouveau le coutre dans la plaine,
Y fatiguer sa main, de beaux vers toute pleine?
Quand reviennent les jours dont les soirs sont si longs,
Lui dont la place est faite aux plus nobles salons,
Veillera-t-il encor, seul, ou près d'une mère
Qui peut-être jamais n'a su le nom d'Homère?
Que sais-je enfin? La gloire au souffle empoisonneur
Déjà dans plus d'une âme a flétri le bonheur!
Et le sage, ô Reboul, donne un spectacle rare,
Qui, d'abord salué des bruits d'une fanfare,
Sait rentrer, comme toi, dans un humble séjour,
Et vivre à ce foyer qu'il n'a quitté qu'un jour!

III

A LOUISE C. A.

Que tardons-nous? partons : sous un ciel bas et gris,
La première hirondelle arrivée à Paris
M'annonçait ce matin, me saluant de l'aile,
Que chez nous, au pays, la terre est déjà belle,
Que déjà l'on a vu, sous de tièdes soleils,
Fleurir la pâquerette et les boutons vermeils!
La poste, en même temps, m'apportait un message
De l'homme qui préside à notre jardinage.
Message bienvenu, car son style me plaît:
A défaut de syntaxe, il sent le serpolet;

Et cet humble agrément, selon moi, vaut le reste.
Il vient donc me conter, ce personnage agreste,
— Ouvrier que Boileau, lui faisant plus d'honneur,
Affublerait ici du nom de gouverneur, —
Il vient donc me conter ses soucis et ses peines :
Son casier, me dit-il, n'a bientôt plus de graines.
Plus de graines d'asters, plus de phlox, plus d'iris.
Il espère pourtant qu'on en trouve à Paris!
Il ne sait point encore, et c'est un autre obstacle,
Où tu veux établir, toi, son meilleur oracle,
Ces nappes de gazon dont tu fis le dessin.
Est-ce près du grand cèdre? est-ce autour du bassin?
Comment tu veux aussi qu'il groupe, qu'il arrange,
Ces plantes et ces fleurs, toutes de race étrange,
Dont, à l'exception des choux et des radis,
Il ignore les noms, si tu ne les lui dis.
Il ajoute au surplus — car, une fois en veine,
Son style coule mieux que l'eau de sa fontaine, —
Que déjà sont venus bien des gens d'alentour
S'informer, demander à quand notre retour.

La femme de Lambert, qu'afflige ton absence,
A son neuvième enfant donne bientôt naissance ;
Le père de Claudine, un des bons travailleurs,
Chôme, atteint d'une plaie ; enfin mille douleurs !
Et tant d'êtres souffrants, soit du corps soit de l'âme,
Auraient meilleur espoir s'ils revoyaient Madame !

Hâtons-nous donc : Paris, d'ailleurs, toujours très-laid,
Ne vaut plus maintenant les honneurs d'un délai :
D'un hiver de six mois voici bientôt le terme.
Déjà plus d'un salon se dépeuple ou se ferme ;
Et les Italiens, gens épuisés de voix,
Donnaient hier *Mosè* pour la dernière fois.
Faisons comme eux : soufflons nos dernières bougies ;
Du rhume et de la toux cessons les élégies;
Fuyons les plafonds bas et les murs étouffants,
Et partons, et surtout emmenons les enfants.

Emmenons les enfants ! Aux deux bords de la Seine,
Pour eux plus que pour nous l'atmosphère est malsaine.
A de si tendres cœurs, à de si doux esprits,
Abrégeons par pitié la prison de Paris.
Sauvons, d'un soin jaloux, sauvons ces purs organes
Du tableau des laideurs mesquines ou profanes ;
Sur ces premiers matins veillons pieusement !
Tout dépend ici-bas de son commencement.
Le jour sera mauvais si l'aurore est obscure ;
Amer sera le fruit, touché d'une piqûre ;
On ternit tout le fleuve en troublant son ruisseau ;
L'homme enfin tout entier se ressent du berceau !
L'enfant qu'on tient captif aux miasmes des villes
Porte en germe un cœur lâche et des membres débiles.
Que de fois d'une larme as-tu mouillé ton œil,
A voir, dans un faubourg, sur quelque pauvre seuil,
De ces êtres chétifs aux traits maigres et hâves,
Enfants pareils aux fleurs qui poussent dans les caves ;
Nourrissons de la fièvre et de l'épuisement,
Sur qui la mère pleure et tremble à tout moment !

Quel homme, parmi ceux que la ville emprisonne,
Même entre les puissants dont le nom brille ou sonne,
Sentant croître le ver de sa prospérité,
Ne s'est dit mille fois : Que ne suis-je resté,
Que n'ai-je, les pieds nus, grandi sur les collines,
A travers les sentiers de cailloux et d'épines,
En butte à tous les vents du ciel et de la mer !
Moi-même, au fond du cœur, je l'ai, ce deuil amer !
Tout orphelin n'est pas celui qui, solitaire,
Près d'une double tombe est resté sur la terre.
D'une pitié non moindre il en est que je plains :
O nature, ô soleil, ce sont tes orphelins !
C'est vous tous qui, dans l'ombre où pas un jour ne brille,
N'avez jamais connu cette heureuse famille
Que le Dieu paternel fit pour l'enfant joyeux
Avec les fleurs des bois et les rayons des cieux !
Tout le bonheur, hélas ! ne tient pas dans un livre.
S'il est bon de savoir, il est urgent de vivre ;
Et, devant tout penseur dont l'œil n'est point troublé,
Nul chef-d'œuvre ici-bas ne vaut le grain de blé !

Qu'il aille donc, ce fils qu'à veiller Dieu nous donne,
Qu'il aille vivre aux lieux où l'atmosphère est bonne;
Qu'il grandisse, affranchi du poids des longs travaux,
Parmi les jeunes daims et les jeunes chevaux;
Libre et crinière au vent, qu'il mesure sa force
A gravir le rocher et l'arbre à rude écorce,
A chevaucher les bœufs qui vont à l'abreuvoir,
A donner les bons coups comme à les recevoir!
Tel homme dont l'histoire a gardé l'ombre illustre,
Longtemps, fils du vallon, ne fut qu'un joyeux rustre.
D'ailleurs, l'arbre et le champ valent un professeur;
Et l'abeille et l'oiseau, parlant avec douceur,
Ne font que mieux goûter la leçon par ses charmes.
Faut-il pour mieux y voir que l'œil soit gros de larmes?
— Sois actif, dit l'abeille, et prépare ton miel!
— Sois pur et libre, dit l'oiseau qui vole au ciel.
— Vis de peu, dit l'agneau dépouillé de sa laine.
— Protége volontiers, dit l'arbre dans la plaine.

— Ce fut dans un jardin, paradis enchanté,
Seul et trop court berceau de la félicité,
Qu'un jour l'homme reçut, comme il venait de naître,
Sa première leçon de Dieu son premier maître.
Écartant les rideaux fermés à l'œil humain,
Dieu parut, Dieu le prit lui-même par la main,
Dieu lui fit visiter cet enclos de délices,
Et partout lui montrant les fleurs aux doux calices,
Les plantes de tout germe, ornements du sentier,
Les arbres, de l'hysope au cèdre, au chêne altier,
Enseigna de chacun à cette âme ébauchée
La secrète vertu, l'origine cachée,
Et, d'après ses vertus, ses germes découverts,
Voulut qu'il fût nommé d'un baptême divers.
— Parle, dit le Très-Haut, que ta bouche les nomme ;
Toute chose ici-bas attend un nom de l'homme !
Puis, faisant devant lui défiler tour à tour
Les groupes d'animaux à peine mis au jour,
Tant d'êtres nouveau-nés qui sortaient de l'argile,
Du serpent au lion, du tigre au cerf agile :

— Parle encor, disait-il, prononce, exempt d'effroi,
Les noms de ces sujets dont je te fais le roi!...
Oui, telle fut l'école offerte au premier homme.
Le collége, ô douleur, ne vint qu'après la pomme!

Donc, aux jardins, aux champs, livres sans peine ouverts,
Aux bois où j'ai cueilli moi-même tant de vers,
Aux vallons parfumés de vents frais et salubres,
Laisse partir l'oiseau loin des cages lugubres,
Emmène l'écolier, l'enfant aux blonds cheveux;
Et qu'il soit tôt ou tard l'homme selon tes vœux!

Emmène aussi ta fille, enfant qui rit et pleure,
(Et saurions-nous jamais nous en sevrer une heure?)
Ta fille aux jours naissants, ta fille qui n'a pas
Sur le sol fait encor l'ébauche de ses pas!
Que ce soit dans les fleurs, à l'ombre d'une haie,
Qu'on aventure enfin sa marche, qu'on l'essaie

A se tenir debout, — et seule, et sans soutien,
A courir une fois de mon cœur jusqu'au tien.
Croissez pour ce jour-là, verts tapis, tendres mousses !
A ces pieds nus, gazons, épargnez les secousses !
Oiseaux, enseignez-lui des mots pleins de douceur ;
Lis des champs, dites-lui : bonjour, petite sœur !
Je veux que, par degrés, cette âme se compose
Du miel et du parfum qu'exhale toute chose ;
Que du cristal de l'onde elle ait la pureté,
Qu'elle ait du frais matin l'immortelle clarté ;
Que toute impression, suave ou solennelle,
Jour à jour la pénètre et sans fin reste en elle ;
Que sur le front sans cesse, exempte de tout mal,
Elle garde le baume et le sel baptismal ;
En vous, grâce et beauté, qu'elle vive et s'élève ;
Et qu'à jamais le ciel soit clément à notre Ève !

Oui, de là-haut, veillez, anges du firmament !
De votre bouclier, fait d'un seul diamant,

Protégez bien ce front; gardez de toute offense
Ce roseau frêle et doux, cette fragile enfance,
L'inattendu présent fait au soir de mes jours,
La fleur tardive, orgueil des dernières amours!

IV

A VICTOR DE LAPRADE.

Au retour des sillons, las des travaux rustiques,
Je passais, l'autre soir, sous ces chênes antiques
Qui de leur triple voûte ombragent mon chemin.
J'y passais lentement, un volume à la main,
Relisant, ô Victor, de distance en distance,
Un vers de ton poëme, une page, une stance!
L'heure était solennelle : un demi-jour pieux
Sur le volume ouvert tombait d'un pli des cieux.
Empourprant d'un rayon la montagne et la nue,
Le soleil se couchait au fond de l'avenue;

Le vent, par intervalle, y jetait sa chanson.
Voilà que tout à coup, pris d'un large frisson,
Les chênes à leur tour chantèrent sur ma tête :
— Qui retient loin de nous l'harmonieux poëte ?
Disaient ces vieux géants, rougis des feux du soir.
Jadis, au renouveau, nous aimions à le voir,
Nous aimions à le voir, plein d'extases divines,
Errer sous nos arceaux, contempler nos racines,
Et, Druide inspiré, de sa faucille d'or,
Y cueillir de ces vers qui vivront plus encor.
Que fait-il ? quel oubli, quelle inconstance humaine,
Le retient désormais loin de son cher domaine ?...

— Ce qu'il fait ? répondis-je, ô vieux arbres sacrés,
Augustes fils des monts qu'il a tant célébrés !
Cédant aux lois d'airain de l'époque où nous sommes,
Il a quitté les bois pour se mêler aux hommes ;
Et, liberté virile, orgueil sévère et doux,
Il va leur enseignant ce qu'il apprit de vous.

Endormi dans la honte et dans la servitude,
Ce siècle avait besoin qu'un appel mâle et rude
Vînt de son vil sommeil l'arracher en sursaut.
C'est lui qui fut choisi pour lui parler de haut!

— Qu'il aille donc, hélas! puisqu'ainsi Dieu l'ordonne,
Dirent-ils, d'une voix qui rappelait Dodone;
Négligeant pour un jour nos labyrinthes verts,
Qu'il aille faire entendre aux repus, aux pervers,
Un de ces chants profonds et d'un éclat suprême
Dont la lyre des bois fut jalouse elle-même.
Ce n'est pas nous, rameaux dont, aux siècles anciens,
Rome ceignait le front de ses grands citoyens,
Qu'on verra maintenant, à l'exemple des lâches,
Accuser un poëte épris des nobles tâches!
Oui, certe, aux bas niveaux ces temps sont descendus.
Pour les tirer du gouffre où tu les vois perdus,
Il faut une main d'ange, une main pure et forte!
Qu'il tente le combat, puisque son cœur l'y porte!

Poëte et citoyen, qu'il aborde à la fois
Deux âpres missions ; — puis, quand viendront les mois,
Les mois de clair soleil, de loisirs et de fêtes,
Qu'il revienne avec eux, — nos couronnes sont prêtes!

V

A ARMAND DE PONTMARTIN,

MAIRE DES ANGLES.

Ce n'est pas à l'esprit, cher à tant de lecteurs,
Qui du mont littéraire a gagné les hauteurs,
Que j'adresse aujourd'hui, d'une plume empressée,
Une page où le vers s'ajoute à la pensée ;
Ce n'est pas au conteur de maint conte charmant,
Qui sait l'art d'allier — rare accommodement —
L'intérêt de l'intrigue aux préceptes moroses,
Sans que l'ennui jamais y rampe sous les roses ;

Ce n'est pas au critique à bon droit renommé,
Haï de quelques-uns et de beaucoup aimé,
Qui sur nos beaux esprits, vassaux de son domaine,
Rédige sa sentence une fois par semaine ;
Qui, sans faiblesse au cœur et sans trouble au cerveau,
Dit son mot, dit son fait à tout livre nouveau,
Mêlant beaucoup de grâce à beaucoup de malice,
Des faux dieux quelquefois faisant bonne justice,
Sévère par boutade et cruel par hasard,
Plus souvent généreux, — et de qui, pour ma part,
Au sujet de telle œuvre, hélas! peu méritoire,
Je fus trop caressé de louange et de gloire.
Ce n'est pas à cet homme aux visages divers
Que j'envoie une prose ayant le son du vers,
C'est au sage, au penseur qui du monde s'exile
Par intervalle, et cherche au désert un asile ;
C'est au maire d'un bourg solitaire, inconnu,
Tranquille, où de Paris jamais bruit n'est venu!

Oui, maire de village, un archonte champêtre ;
Tu l'es, ami, tu l'es... et tu fais bien de l'être !
Il est bon que parfois, noble esprit et grand cœur,
Et fort sur l'épigramme à narguer tout moqueur,
Un homme aille trouver une pauvre Commune,
Et, de ses maux touché, prenne en main sa fortune.
Abandonnés des dieux, nos hameaux et nos bourgs
N'en connaissent que trop, de ces magistrats lourds
Qui — d'ailleurs braves gens — forts en agriculture,
Sont moins initiés dans l'art de l'écriture,
Président leur conseil, flanqués de leurs adjoints,
Au hasard, — sur les *i* ne mettent pas les points,
Et, la séance close, ornent d'un lourd paraphe
Quelque pièce où le sens cloche avec l'orthographe :
Ou bien — pire fléau — de ces beaux esprits vains
Qui du droit et du fait parlent entre deux vins,
Prennent le cabaret pour la Maison de ville,
A propos d'une loi citent un vaudeville ;
Et qui de la patrie auront bien mérité,
S'ils ont blessé d'un mot, en un jour de gaîté,

Le saint prêtre du lieu, cœur pur, douce parole,
Et s'ils ont mis l'écharpe en guerre avec l'étole !

De cette écharpe, toi, méritant mieux l'honneur,
Tu vis donc au hameau, veillant à son bonheur :
Village aérien qui, bâti sur la roche,
Au voyageur, dit-on, paraît de rude approche,
Et, dans une vallée aux spacieux contours,
Voit du Rhône écumant se dessiner le cours!
Là, tu règnes ; jaloux d'illustrer ta mairie :
Au gré de la saison et du jour qui varie,
— Salle d'asile, école, utile emploi d'impôts —
Tu remplis, vigilant, tes soins municipaux.
Tandis qu'un fils du lieu, près de toi secrétaire,
Inscrit l'enfant qui naît ou le mort qu'on enterre ;
Au paysan qui part, tenté d'un autre sort,
Tandis qu'avec regret il donne un passe-port,
Toi, sans cesse entouré de fermiers, d'humbles femmes,
Tu songes aux besoins des choses et des âmes ;

A l'erreur, à l'abus qu'il convient d'arracher ;
Aux sols comme aux esprits qui sont à défricher.

C'est le jour de conseil : le groupe vénérable
Se rassemble, s'assied sur quatre bancs d'érable ;
On pérore, on discute avec solennité
Les vieilles questions de vicinalité.
Tu reçois les divers avis, tu les contrôles,
Et trouves ton profit — même dans les plus drôles !
De cette même plume à qui nous avons dû
Maint livre dont l'éclat s'est au loin répandu,
Mainte page où l'esprit à la raison se mêle,
Tu traces aujourd'hui, dans leur langue formelle,
Des Avertissements, des Arrêtés, des Baux...
Vient ton garde champêtre, homme à procès-verbaux ;
Il signale un délit, il parle d'un sinistre.
Une lettre est lancée à monsieur le ministre !
La saison fait la tâche : aux indigents du lieu,
L'hiver, tu donneras le couvert et le feu :

Aux faciles travaux, l'été, tu les emploies,
Aux soins réparateurs des fossés et des voies.
Que faut-il avant tout? Sauvegarder les bords
D'une plaine où Dieu met au soleil ses trésors?
Tu le fais, tu combats le flot rapide et jaune
Qu'aux jours de sa colère y déchaîne le Rhône.
Du fleuve aux grandes eaux quoique si rapproché,
Ton village pourtant, sur les hauts lieux perché,
En été meurt de soif et rêve une fontaine.
Cette eau, dont vos anciens ont poursuivi la veine,
Objet toujours nouveau d'efforts toujours ingrats,
Tu veux la lui donner, tu la lui donneras!
A tous ces durs travaux quelque douce journée
Succède : ton préfet, ton évêque en tournée
Vient descendre à ton seuil. Grande fête! Pour eux
Se couronnent de fleurs tes Lares généreux. —
Ainsi tu vis, ainsi dans tes heures s'enchaîne
Le courage au travail et le prix à la peine!

Homme rare, qui joins l'esprit au dévoûment!
J'irai te voir, un jour, dans ton gouvernement.
D'un long désir, d'ailleurs, j'aspire à les connaître
Ces ombrages, ces champs dont le sort t'a fait maître,
Ces hauteurs, d'où tu vois les monts, rideau vermeil,
Et les tours d'Avignon si blondes au soleil !
A tes graves labeurs mêlant nos causeries,
Nous irons parcourant les coteaux, les prairies.
Tu me diras alors, le long du vert sentier,
Quel est le plus ingrat ou le plus doux métier,
Quelle tâche, à ton sens, est la moins difficile,
D'apporter la raison au village docile,
D'extirper des cerveaux cent préjugés anciens ;
D'accorder tous les droits, en maintenant les siens ;
De tenir un budget, où l'équilibre est rare,
Sans prodigue dépense et sans épargne avare ;
D'exécuter beaucoup avec fort peu d'argent ;
Que dirai-je de plus? en un péril urgent,
Pont qui s'écroule, ou toit d'église qui s'enfonce,
D'obtenir du ministre une prompte réponse ;

Ou bien d'être à Paris un brillant écrivain
Qui s'élève au succès et n'en est pas plus vain ;
Des mille auteurs du jour s'étant posé l'arbitre,
A ce siége d'honneur de prouver qu'on a titre ;
De savoir discerner, dans ce monceau d'écrits
Que chaque mois apporte et balaye à Paris,
Le vrai du faux, l'or pur de la vile paillette ;
De montrer, d'un doigt sûr, dans le volume en fête
Que le vent d'un succès porte à chaque maison,
L'originelle tache et le secret poison ;
De glisser quelque sel dans une flatterie,
Comme aussi d'emmieller jusqu'à la raillerie ;
Ingénieux, adroit à tout concilier,
De dépouiller un sot sans trop l'humilier ;
Ou, si l'homme à juger est un de ces illustres
Qui règnent parmi nous, rois depuis bien des lustres,
Qui du monde charmé, dès leur commencement,
Ont goûté la louange et l'applaudissement ;
De venir à ses pieds courber toutes les têtes,
D'effeuiller sur ses pas la gloire en épithètes.

De saluer en lui la raison, l'esprit fin,
L'éternelle splendeur de la jeunesse ; — enfin,
Le soulevant plus haut que notre humaine sphère,
De lui bâtir un temple... et de le satisfaire !

VI

AU R. P. LACORDAIRE

EN PROVENCE.

Cruce et aratro*.

Au nom de mes pareils, race fidèle et rude,
Enfants de la charrue et de la solitude;
Au nom des métayers semant et labourant,
Au nom de tout pasteur sur la colline errant,

* On peut dire sans exagération que la charrue pourrait servir, avec la croix du Rédempteur, d'enseigne et de blason à toute l'histoire des moines pendant des siècles : *Cruce et aratro!*

(Cte DE MONTALEMBERT, *Les Moines d'Occident.*)

Au nom des bûcherons taillant chêne et broussaille,
Au nom même du sol, qui sous ton pas tressaille,
Laisse-moi saluer ton passage entre nous;
Laisse-moi de mon front effleurer tes genoux,
O toi, toi que l'on vit d'abord, de ville en ville,
Répandre abondamment le grain de l'Évangile;
Qui longtemps, cygne altier, grand aigle aux cris vainqueurs,
Éclairas les esprits et remuas les cœurs,
Et qui viens aujourd'hui sur notre vieille terre,
Humble moine, rouvrir un humble monastère!

Ils ont dû s'agiter, le long de ton chemin,
Ces vieux murs où survit l'ombre de Maximin;
Il a dû s'émouvoir, des hauteurs à la plaine,
Ce désert embaumé du nom de Madeleine; —
Ces cimes d'où l'œil voit, dans une brume d'or,
La cité de Lazare et la tour de Victor;
Ces monts, cette forêt dont les chênes antiques
Exhalent des rumeurs qui semblent des cantiques.

Et la grotte et la source ont dû bénir les cieux,
Quand ils t'ont vu venir, pâle et silencieux,
Quand ils t'on vu passer, dans ta blanche tunique,
Homme illustre, héritier du froc de Dominique !

Saints habitants du cloître, aux humbles paysans
Vous fûtes des amis sans cesse bienfaisants.
Dieu vous avait unis d'un lien manifeste,
Vous, rudes ouvriers de la moisson céleste,
Ardents à l'oraison, à l'extase, à l'amour,
Eux, au sillon terrestre inclinés chaque jour,
Et, pour tirer l'épi d'une ingrate poussière,
S'usant à ce travail — qui vaut une prière !

Que dis-je? aux durs labeurs devançant nos fermiers,
A labourer le sol vous fûtes les premiers :
Cette terre, aujourd'hui riant jardin du monde,
La France était encore une lande inféconde :

C'était — aux premiers temps de ces rois chevelus
Que le flot germanique apporta dans son flux —
Une immense forêt dont, sans pâlir de crainte,
Nul homme n'abordait le profond labyrinthe.
Là, du nord au midi, partout, nés au hasard,
Croissaient le noir sapin et l'aune et le foyard ;
Là, le lierre et la ronce, entrelaçant leurs chaînes,
Couraient du frêne à l'orme et des trembles aux chênes.
A travers ce réseau d'inextricables nœuds,
Les étangs, les marais, pleins d'hôtes vénéneux,
Dormaient. Que, d'aventure, au sein du fourré sombre
Vînt se perdre un passant, il y voyait dans l'ombre
Errer l'ours et le loup sortis du creux des rocs,
Et le buffle sauvage et le cruel aurocs.
Oui, des champs de Narbonne aux plages de Neustrie,
Telle on put voir longtemps notre vieille patrie,
Tant la Rome caduque, en y portant ses lois,
Avait frappé de mort ce beau pays gaulois !

Vous parûtes ! alors commence votre tâche ;
La croix dans une main et dans l'autre une hache,
Saints pionniers du Christ, vous venez sans terreur
Affronter de ces bois la ténébreuse horreur.
Vous entrez, vous plongez sous les confus ombrages ;
Rien n'arrête vos pas, rien n'émeut vos courages,
Ni le rugissement des ours, des sangliers,
A qui vous disputez l'épaisseur des halliers,
Ni, plus terrible encor, ce Dolmen des druides
Dont s'arment contre vous les pierres homicides.
Vous allez, vous allez ; ouverte au soc d'airain,
La forêt pas à pas vous cède le terrain.
A lutter contre vous tout obstacle renonce ;
Et voici qu'au lieu même où fourmillait la ronce,
Où la mare exhalait un air empoisonneur,
Déjà pousse un froment béni par le Seigneur !

Quelques toits de roseaux, dans ces champs solitaires,
Seuls vous couvrent d'abord, cénobites austères !

Les peuples d'alentour accouraient pour vous voir ;
Et vous, au nom du Dieu qui fit votre pouvoir,
Vous vous hâtiez d'apprendre à leur foule ravie
Le travail et l'amour, ces sources de la vie.
Mais bientôt sur vos seuils, ô pères bienheureux!
Le flot des visiteurs se presse trop nombreux.
Comment, sans s'y mêler, vivre si près du monde?
Comment y conserver la paix sainte et profonde?
Vous partez, vous allez, en de nouveaux déserts,
Choisir d'autres séjours : vous gravissez les airs ;
Vous cherchez le torrent, le mont, le précipice ;
Le plus sauvage lieu vous est le plus propice ;
Les sommets où tu cours, ô peuple ambitieux,
Ne seront à ton gré que s'ils touchent aux cieux!

C'est là, sur ces hauteurs où l'aigle seul habite,
Qu'avec lui désormais vivra le cénobite ;
Là que vous bâtirez pour vos chastes essaims
Ces ruches du Seigneur, ces tours, ces châteaux saints

Dont le sceau de vos vœux refermera les portes ;
C'est là que vous irez, légions d'âmes fortes,
De l'aube au soir, du soir à l'aube, incessamment,
Veiller, prier, chanter, bénir le Dieu clément,
Fléchir le Dieu jaloux que l'amour seul désarme ;
Et d'avance au linceul vous coucher sans alarme ;
Et rallumer l'étude, et de vos pâles mains
Arracher aux vieux jours leurs doctes parchemins ;
Et, de vos purs sommets où l'aurore a son trône,
Verser en même temps la science et l'aumône ;
Vous même enfin, vous même, aux vallons d'alentour,
Vous plier derechef à la peine, au labour,
Enseigner aux hameaux toute œuvre salutaire,
Et comment les vertus sont le sel de la terre !

Oui, tel fut au soleil votre illustre destin,
Fils de Benoît, enfants de Bruno, d'Augustin,
Vous tous qui sous la règle abaissiez vos fronts blêmes !
La foi, dès ici-bas, vous ouvrait les cieux mêmes ;

Dans votre calme enceinte, avec vous, nuit et jour,
Veillaient l'austère étude, et l'extase, et l'amour!
Pour vous une douceur tempérait les cilices;
Des macérations vous faisiez vos délices;
Et quand, le soir venu, vos sonores concerts
Au-dessus des forêts s'élevaient dans les airs,
Le pâtre, qu'attirait la montagne bénie,
Croyait des séraphins entendre l'harmonie!

Tant de bienfaits, pourtant, par vos mains répandus:
Ni les âpres déserts aux cultures rendus,
Ni ce constant labeur dans un double domaine,
Qui, non moins que le sol, fécondait l'âme humaine;
Ni la prière au ciel montant comme un parfum
Pour obtenir la paix de tous et de chacun;
Ni les saintes rigueurs, supplice volontaire,
En expiation des crimes de la terre;
Ni ce spectacle, enfin, à qui l'ange sourit,
De la chair immolée au règne de l'esprit:

Rien ne put trouver grâce à l'heure des tempêtes;
Rien de leurs attentats ne put sauver vos têtes!
Un jour vint où, saisi d'une aveugle fureur,
L'homme apporta chez vous le désastre et l'horreur :
Il est vrai que ce jour, de sanglante mémoire,
Fut celui qui frappait le génie et la gloire ;
Il est vrai qu'à cette heure, affranchi de remords,
L'homme ouvrait les tombeaux pour en chasser les morts,
Niait toute grandeur, tout droit, tout rang suprême,
Et jusque sur son trône insultait à Dieu même!

Le chaos entra donc dans ces cloîtres sacrés :
Les vandales nouveaux, de rapine altérés,
Gravissant à l'envi les cimes les plus hautes,
De leurs parvis heureux dispersèrent les hôtes.
Tout fut enveloppé dans l'outrage mortel ;
L'abomination s'empara de l'autel;
Le vénérable toit s'écroula pierre à pierre ;
Où résonnaient les chœurs, où veillait la prière,

Éclata le blasphème et l'obscène chanson.
La mort ne fit jamais plus complète moisson;
Et quand le voyageur, quand l'homme épris d'études,
Explore désormais ces mornes solitudes,
Soit qu'il entre à Clairvaux, soit qu'il monte à Luxeuil,
Sur le désastre immense il pleure dès le seuil.
O vaste Mont-Majour! ô Sénanque! ô Jumiéges!
J'ai vu, meurtris encor de leurs coups sacriléges,
Pendre vos saints arceaux; j'ai, sous vos toits détruits,
Entendu s'engouffrer le sombre vent des nuits;
J'ai vu, dans l'abandon, la ronce qui pullule
Obstruer de ses nœuds le cloître et la cellule!
Aux plages de Lérins, j'ai vu le flot des mers
Couvrir les vieux autels de ses sables amers,
Et mêler, dans l'écume, aux algues de la grève
La cendre des martyrs qu'au sépulcre il enlève!

Et le cloître dès lors, foyer d'amour éteint,
De ruine et de deuil ne fut pas seul atteint.

Ces champs, qui lui devaient leur première charrue,
Virent leur gloire aussi par degrés disparue.
Dès cette heure, enivrés d'orgueilleuses erreurs,
La ville commença de rire aux laboureurs.
Aux rigides vertus, privés des saints modèles,
Ils devinrent, hélas! chaque jour moins fidèles;
Et chaque jour encor, sur le sol plus désert,
Du seul travail fécond l'antique amour se perd!...

Toi donc qui parmi nous, apôtre au cœur austère,
Viens au sol provençal rendre son monastère,
Que ton nom soit béni; que l'homme et que le champ
T'accueillent à la fois d'un sympathique chant!
Par toi, par la vertu qui chez nous t'accompagne,
Déjà tout refleurit, la plaine et la montagne;
Le désert, qui pleurait ses charmes effacés,
Retrouve dès ce jour l'éclat des jours passés,
Alors que nos aïeux, en long pèlerinage,
Sous sa forêt illustre affluaient d'âge en âge;

Quand eux-mêmes, pieds nus, y venaient les grands rois,
Quand ils s'agenouillaient sur ces rocs, dans ces bois,
Où pleura Madeleine, — où le rocher fidèle
Pleure encore aujourd'hui, pleure en mémoire d'elle!

VII

A M. JULES SIMON.

Au versant d'un coteau, seul, parmi les ombrages,
Je les lisais hier, ces éloquentes pages *
Où ta plume, abordant les rudes vérités,
Raconte les travaux du peuple des cités,
Où se dévoile à tous, dans tes sombres peintures,
L'enfer des ateliers et des manufactures ! —
Dans ce gouffre sans fond, le volume à la main,
Pas à pas je suivais ton lugubre chemin,

* Revue des Deux Mondes.

M'étonnant d'y trouver, cœur pensif qui frissonne,
Tant de hideux secrets que pas un ne soupçonne !
Tel est d'un crayon sûr l'industrieux pouvoir,
Ce qu'il peint à l'esprit, l'œil même croit le voir :
Je voyais donc se perdre et s'agiter dans l'ombre
Tout un livide essaim de travailleurs sans nombre,
Pour qui le Dieu clément semble, hélas ! n'avoir fait
Ni l'azur ni les fleurs, inutile bienfait.
Race morne et proscrite, engeance condamnée ! —
Avec toi, j'assistais à leur âpre journée :
Je les voyais sortir, sitôt que le jour luit,
Des obscurs galetas, des antres où, la nuit,
Le vieillard et l'enfant, et l'homme et sa femelle
Sur un grabat commun croupissent pêle-mêle.
Où vont-ils à travers les sombres carrefours ?
Harassé dès l'aurore et marchant à pas lourds,
Où va le père ? Il va, dans quelque infecte usine,
Remplir, de l'aube au soir, l'emploi d'une machine ;
Haletant, nu, sinistre, aveuglé de stupeur,
Il va vivre, s'il peut, au sein d'une vapeur

Qui ronge les poumons et calcine la gorge,
Nourrir une fournaise, attiser une forge,
Soulever des marteaux, pousser un balancier, .
User sa chair saignante à des engins d'acier,
Heureux et bienheureux si ce métal qui broie
De l'homme qui l'effleure un jour ne fait sa proie!...
Où va la mère, sombre et hâtive en chemin?
Reprendre aussi la tâche et le joug inhumain;
Dans une étroite chambre où s'irrite l'haleine,
Elle va jusqu'au soir tordre un fil, une laine,
Tresser, battre, carder, assouplir un tissu,
Exécuter sans fin l'ordre une fois reçu,
Et songer, tout le jour, à sa triste mansarde
Où pleure un nouveau-né que personne ne garde!
Où va, de son côté, le garçon de douze ans?
Recommencer à jeun des travaux épuisants;
Dans un air ténébreux et chargé de blasphèmes,
Faire un métier mortel pour les hommes eux-mêmes;
Il va, pour quelques sous qui lui seront comptés,
Subir tant de rigueurs, tant de brutalités,

Que l'enfant, au sortir de ce fatal repaire,
Regagne un jour le toit, plus flétri que son père.
Et l'aïeul, où va-t-il? Ne parlons point d'aïeux.
Les hommes de trente ans sont ici les plus vieux!
Seigneur, Seigneur, enfin, loin de toute famille,
Sous sa pâleur malsaine, où va la jeune fille?
Est-ce pour ces métiers où se jaunit le front,
Est-ce pour cette vie où l'âme se corrompt,
Est-ce pour cette honte et pour cette torture
Que vous mîtes au jour la frêle créature?...
Elle sort aujourd'hui pure encor, — mais ce soir
L'œil se détournera, n'osant plus la revoir!

Ils rentrent donc, la nuit, au lieu qui les rassemble :
Sont-ils heureux du moins de se revoir ensemble?
Non, l'époux, bien avant d'atteindre la maison,
A, dans quelque taverne, égaré sa raison.
Il revient, le cœur plein de lie et de querelle.
— D'où sors-tu? dit la femme élevant sa voix grêle;

Car, aux durs traitements d'un régime oppresseur,
Elle-même a perdu ses instincts de douceur. —
Misérable, est-ce là ce que tu nous rapportes?
Combien, sur ton passage, as-tu cogné de portes?
— Tais-toi! réplique-t-il, tais-toi, si tu ne veux
Que j'abatte mes doigts sur tes derniers cheveux...
Et la rixe écumante aussitôt se déchaîne,
Et les rugissements et les coups et la haine
S'entre-choquent dans l'air; et tandis qu'au dedans
La discorde sévit, hurle, grince des dents,
Souvent la nuit d'hiver, dans le taudis infâme,
Ajoute aux attentats de l'homme et de la femme :
Il neige, le vent siffle; et, dans le tourbillon,
Un enfant meurt de froid sous son dernier haillon!

Tel est, sévère esprit, dans ta prose nouvelle,
Un exemple des mœurs que ton pinceau révèle :
Chaos dont nul rayon n'éclaire la noirceur;
Formidables tableaux, qui font que le penseur

Hésite, ballotté de problème en problème,
Et qui de l'homme heureux glacent le bonheur même!

Pour m'en graver l'empreinte, attenti., anxieux,
Sur un de tes feuillets j'avais fermé les yeux :
Quand je les ai rouverts, j'ai vu, changeant de scène,
Un groupe de fermiers qui traversaient la plaine.
Troupe heureuse! autour d'eux, l'air et l'onde et les bois,
Riaient, et les oiseaux chantaient à pleine voix.
Le chef de la tribu, grave et doux patriarche,
S'avançait au milieu, ferme encore en sa marche;
A sa droite, une femme au front limpide et sain
Allait, portant un fils qui pendait à son sein.
Deux autres folâtraient sur la verte pelouse.
Enfin, jeune et robuste, à côté de l'épouse,
Un homme cheminait et lui montrait du doigt
De beaux vergers en fleurs d'où s'élevait leur toit.
— Te voilà bien, disais-je, en ton plus vrai domaine,
Te voilà bien chez toi, noble famille humaine,

Vieille race d'Adam, que, dès le premier jour,
Dieu mit dans un jardin de délice et d'amour !
C'est là qu'est ta vertu, ta substance et ta force.
Ailleurs tout n'est pour toi qu'une perfide amorce.
C'est là que les enfants connaissent leurs aïeux,
C'est là qu'un père est digne et qu'un fils est pieux,
Et c'est là seulement, au foyer qui l'honore,
Que la femme, à son rang, préside et rit encore !

Quel démon, cependant, de ton repos jaloux,
T'arrache à ce vieux sol où tout semble si doux ?
Quel esprit de mensonge, abusant ton courage,
Te fait voir d'autres biens dans un confus mirage,
Annonce à ta candeur, promet à tes désirs
Des fruits plus abondants et de plus gais loisirs ?
Ah ! ce chaume, ces murs, pacifique demeure,
Ces champs, où le travail ne revient qu'à son heure,
Ces arbres d'où l'oiseau chante pour t'égayer,
Ce beau ciel, que tu vois du coin de ton foyer,

Quand tu les as quittés pour une prison noire,
Peux-tu n'en point garder le deuil et la mémoire,
Comme les noirs esprits chassés des zones d'or
Dans l'abîme des pleurs s'en souviennent encor!

VIII

A UNE VIEILLE HAIE.

Avril qui redescend des prochaines collines
Te récrépit de fleurs, muraille d'aubépines,
Clôture où, pêle-mêle, on voit se marier
Le troëne et la ronce et le vert coudrier :
A tes plus vieux rameaux il rend des feuilles fraîches,
Il répare avec soin tes plus anciennes brèches,
Et, comme aux plus beaux jours de ta jeune saison,
Te voilà verdissant et croissant à foison !
Je t'aime ainsi, rempart qui, sur ta double ligne,
Protéges nos figuiers et gardes notre vigne !

Enfant, j'aimais déjà ton ombre : que de fois,
Veillant à quelque piége, ouvrage de mes doigts,
Sous ta feuille où l'aurore avait semé ses perles,
J'épiai tout un jour les bouvreuils et les merles!
Que de fois j'y revins plus tard! — Jeune rêveur,
Bachelier qui des arts a goûté la saveur,
Je tenais à la main, soit roman soit poëme,
Ce livre où l'écrivain nous raconte à nous-même,
Et nous conduit, bercés de vagues passions,
Dans le pays d'azur des belles fictions.
Oh! les riants matins, oh! les tièdes soirées;
Oh! les heures d'extase et d'amour enivrées;
Oh! les poëtes chers, dont l'immortelle voix
Se mêlait aux chansons des ruisseaux et des bois!
Couché sous tes rameaux, et comme eux plein de séve,
Souvent j'interrompais ma lecture ou mon rêve :
Téméraire écolier, j'essayais à mon tour
De moduler un chant de tristesse ou d'amour.
Et, de son frais murmure à travers le feuillage,
Le vent encourageait ces rhythmes du bel âge;

Le vent leur promettait la gloire et l'avenir.
C'était promettre, hélas! plus qu'il ne peut tenir!
Me voici, maintenant, au retour de la fête ;
Et celui qui revient, ce n'est plus le poëte,
C'est le prudent fermier, c'est l'agreste colon
Qui visite, en passant, les fruits de son vallon,
Et vient voir si la haie, autour d'eux bien tissue,
A de furtives mains ne laisse aucune issue.

Et pourtant, vieille haie aux bourgeons frais éclos,
Le sol que tu défends n'est pas un riche enclos :
Au Rhin, à la Gironde, aux coteaux de la Loire,
Il ne dispute pas leur fortune et leur gloire.
Le vin qu'on y recueille, humble dans ses destins,
N'est pas de ceux qu'on boit dans les brillants festins,
Et dont l'heureux convive, incliné vers son hôte,
La coupe en main, redit la louange à voix haute!
Non, c'est un vin modeste, et sobre, et familier,
Qu'on ne méprise pas cependant au cellier.

On sent à sa couleur, à la fois chaude et blonde,
Qu'il est fils d'un climat où le soleil abonde;
Et l'on boit avec lui, dans le mince cristal,
Un peu de cet esprit qui tient du feu natal.
Après quelques saisons de repos dans la tonne,
Volontiers on le goûte aux premiers froids d'automne,
Avec de vieux amis en cercle, — illuminés
Par un feu de sarments que sa vigne a donnés!

O mur qui refleuris quoique ébréché par l'âge,
Protége-les donc bien, ces plants de mon cépage :
Garde-nous des oiseaux, garde-nous des larrons;
Surveille l'inconnu qui rôde aux environs.
S'il passe un maraudeur, la main faite aux rapines,
Arme-toi contre lui de toutes tes épines;
Fléau de nos sillons, s'il passe un braconnier,
Au piége de tes nœuds qu'il reste prisonnier;
Mais si, par aventure, au feu d'un ciel qui darde,
Quelque enfant altéré s'arrête et te regarde,

Afin de l'inviter fais chanter tes oiseaux,
Et, pour mieux l'introduire, écarte tes réseaux.
Ou bien, vers la Toussaint, rêvant à son épreuve,
S'il passe, en cheveux gris, quelque indigente veuve
Qui glane en son chemin, pour les longs soirs d'hiver,
Un peu de bois tombé sur le coteau désert,
Ouvrez-vous devant elle, églantiers de l'enceinte!
Entre les ceps noueux qu'elle glane sans crainte,
Et qu'avec sa ramée elle récolte encor
Une dernière grappe au fruit nuancé d'or!

IX

A DUMAS FILS.

Hoc erat in votis.

Un jour que nous errions, tous deux, aux boulevards,
Où vers toi se tournaient tant d'avides regards,
— Cherchez-moi, disais-tu, sous votre ciel que j'aime,
Et non loin des sillons cultivés par vous-même,
Un rustique domaine, où, désertant Paris,
Tôt ou tard, j'aille enfin recueillir mes esprits !
Choisissez au hasard ; soit villa, soit chaumière,
Il n'importe ; pourvu qu'une chaude lumière

Baigne de toute part les champs et la maison,
Et que l'on puisse voir, au prochain horizon,
La mer, chère toujours à mon œil comme au vôtre,
Cette mer où jadis, tant de fois, l'un et l'autre,
Nous allions, aux fraîcheurs du soir, nous ranimer,
Payant le batelier pour nous laisser ramer! —

Ainsi, près du Gymnase, où l'affiche ordinaire
Annonçait pour le soir ton drame centenaire,
Tu me parlais, ami dès longtemps éprouvé.
Eh bien, selon tes vœux, ce champ, je l'ai trouvé!
En voici le tableau : car à son futur maître
Il convient, n'est-ce pas, de venir le soumettre?
La mer, sans arriver jusqu'aux bords du terrain,
L'encadre toutefois de son azur serein.
Tu pourras des hauteurs, comme d'un promontoire,
La voir, la saluer, l'admirer dans sa gloire!
La maison, qui se dresse au penchant d'un coteau,
N'est pas une chaumière et n'est pas un château:

Pour la rendre plus digne, et presque solennelle,
Tu n'aurais, au levant, qu'à l'enrichir d'une aile,
Y plaçant tes tableaux, sous un jour fait pour eux,
Et tes livres, qui sont, m'a-t-on dit, peu nombreux,
Et cent rares objets, collections choisies,
Qu'à prix d'or le marchand cède à tes fantaisies.

Quelques arbres anciens, ignorant les hivers,
Ombragent ce logis ; groupe aimable et divers,
Peupliers d'Italie où la vigne s'accroche,
Lentisques d'Orient, pins sortis de la roche ;
Tu sais, ce pin sonore, aux accents continus,
Que le chantre latin nomme : *arguta pinus !*

Quant au sol de labour, il dort encore en friche,
Et tu ferais ailleurs une moisson plus riche.
De plus, quoiqu'un soleil puissant dût le sécher,
Il boit et garde l'eau; mais on peut l'étancher;

Et, parmi les beaux arts appris dans ton jeune âge,
Tu n'as pas, que je pense, oublié le drainage.

Que ferais-je valoir encor? Les alentours
De plaisirs variés occuperaient tes jours :
Sur un plateau, qui touche à ton riant domaine,
Un village est assis, d'origine romaine.
Dignes de ce berceau, les filles de l'endroit,
Belles, suivent toujours, dit-on, le sentier droit.
Encourageant d'un prix ces jeunes âmes fières,
Tu pourrais, au printemps, couronner des rosières!
Je te signale aussi, comme un attrait de plus,
Et comme souvenir des âges révolus,
Un donjon sarrasin. Cette pierre entamée,
Parmi nous, à vrai dire, est assez mal famée.
En vain l'œil d'un artiste à cent détails heureux
S'y complaît ; son abord glace les gens peureux.
Ces murs, s'il faut les croire, ont vu jadis un drame
Terrible ; à cette annonce affermissez votre âme ;

Aucun d'eux, par malheur, ne peut le raconter.
Il te coûterait peu, Dumas, de l'inventer.
Pour un public restreint tu daignerais l'écrire;
Et l'hiver, quand, le soir, la peur se mêle au rire,
Cette tragique histoire aux tableaux émouvants,
Tu la ferais jouer — entre deux paravents!

Pittoresques aspects, ciel pur, mer vaste et belle,
Tel est, près de mon champ, le site qui t'appelle:
Des lieux moins enchantés souvent t'ont fait courir.
Te verra-t-il bientôt, venu pour l'acquérir?...
Ah! quand on a conquis, maître sitôt illustre.
Ce radieux domaine éclairé par le lustre,
Qu'on entend chaque soir, à ses drames nouveaux,
L'unanime concert des mains et des bravos,
Rarement du triomphe on brise l'habitude
Pour chercher le silence et l'humble solitude!
Un César détrompé qui de l'empire sort
Et va mettre, à Saint-Just, les horloges d'accord,

Ou bêcher, à Salone, un carré de légumes,
Prouve un détachement en dehors des coutumes.
Ce rude effort demande une âpre volonté.
C'est ce que tu sauras quand tu l'auras tenté.
D'ailleurs, te parlerai-je un langage sincère?
Bien plus que tu ne crois, Paris t'est nécessaire :
Ce foyer de rayons, ce lieu fascinateur,
Ce splendide Paris est un grand corrupteur;
On y respire un air plein de subtile flamme,
Qui, très-bon pour l'esprit, est fort mauvais pour l'âme;
Des pouvoirs de ce monde aucun ne vaut le sien
Pour amollir un cœur, fût-on stoïcien.
Si Caton le visite, il perd de sa sagesse;
Et quand je dis Caton, je dis aussi Lucrèce !
Quiconque dans ses murs s'est longtemps attardé,
S'y croyant possesseur, lui-même est possédé.
Il ne comprendra plus — tant son Paris l'enivre —
Que, loin du boulevard, un mortel puisse vivre,
Que, privé du Gymnase, on respire le soir,
Et qu'ayant vu le Louvre il reste mieux à voir !

La nature au dehors en vain le redemande ;
En vain le vrai soleil, les fleurs, la verte lande,
L'errante liberté des vallons et des bois,
A leurs enchantements l'invitent à la fois:
Citadin saturé de voluptés factices,
Il a perdu le goût des plus simples délices;
Il ne discerne plus le vrai d'avec le faux;
Jusque dans ses travers et ses pires défauts,
Il chérit son idole et la sert en esclave;
Il est, sous cette main qui lui serre l'entrave,
Il est semblable à l'homme enivré pour toujours
Par la magicienne aux funestes amours.
S'il proteste, elle rit, elle est la souveraine!
Pour dénouer les fleurs dont elle fait sa chaîne,
Il faudrait le courage, il faudrait la vertu
Que seuls ont les héros ou les saints... L'auras-tu?

Avril 1859.

X

A UN PRISONNIER.

Paris était plongé dans l'ombre et le brouillard;
Paris, en plein avril, toussait comme un vieillard.
Triste, il voyait, depuis des semaines entières,
Son printemps qui pleurait par toutes les gouttières.
Tous deux, — car bien des fois, en ces temps déjà loin,
Du même étroit foyer nous partagions le coin, —
Tous deux, au boulevard ne voulant plus descendre,
Nous écoutions la pluie et regardions la cendre.
Et toi, plus que jamais farouche ce jour-là :
Beau printemps, disais-tu, le printemps que voilà !

Puis, mêlant tes propos d'un rire amer et sombre :
« Des êtres sont, pourtant, et des êtres sans nombre,
Qui passent comme nous dans ce brouillard maudit
Une saison partout si belle... à ce qu'on dit!
Oui, Paris dans ses murs, par milliers, emprisonne
D'infortunés vivants qui n'ont pas d'autre zone,
Qui, sans trêve attachés à leurs soucis étroits,
Ne franchissent jamais la borne des octrois.
A peine pourront-ils, au bout de la semaine,
Une fois, suivre ailleurs l'instinct qui les emmène,
Aller voir au dehors, sous quelque pan du ciel,
Voir... que sais-je? un jardin tout artificiel,
Dont les coteaux, peuplés d'étranges maisonnettes,
Invitent les passants aux plaisirs déshonnêtes! —
Le vrai champ, le vrai ciel, profond et généreux,
Les vrais et purs coteaux ne sont pas faits pour eux.
Jamais l'air du matin n'a, d'une aile vivace,
Épousseté l'ennui qui s'incruste à leur face;
Jamais le jeune vent des forêts et des monts
N'a, de sa vertu saine, embaumé leurs poumons!

Le grand travail, joyeux et libre, de la terre,
Spectacle ouvert à tous, n'est pour eux qu'un mystère.
Ce que dit la campagne au Dieu bon qui sourit,
Lettre close à leurs yeux, énigme à leur esprit !
Sur les monts réjouis comment renaît l'aurore ;
Comment s'ouvrent les fleurs, quand c'est l'heure d'éclore ;
Avec chaque saison variant par degrés,
Quel est l'aspect des bois, des vallons et des prés ;
Comment paissent les bœufs dans le vert marécage ;
Que chantent les oiseaux qui ne sont pas en cage ;
Cette science heureuse à d'autres appartient.
Eux, captifs, qu'un anneau d'or ou de cuivre tient,
Soit que l'été renaisse ou que l'hiver s'endorme,
Ils tournent à jamais dans leur ville uniforme.
Il leur faut, chaque jour, par un même chemin,
Voir les mêmes passants, faces de parchemin ;
Toujours mêmes quartiers, qu'on est las de connaître ;
Toujours même écriteau sous la même fenêtre ;
Le long des boulevards de cohue étouffés,
Toujours même étalage aux portes des cafés ;

Et, si par quelque étude on cherche à se distraire,
Mêmes livres toujours aux vitres du libraire!...

« Tandis qu'un chaud soleil, astre authentique ailleurs,
Anime aux gais travaux les libres travailleurs,
Eux, mornes journaliers, aux deux bords de la Seine,
S'usent en durs labeurs dans une ombre malsaine.
Combien de ces reclus que tient le sort geôlier,
Ceux-ci dans le comptoir, ceux-là dans l'atelier;
Misérables ressorts d'une machine immense
Dont l'œuvre, chaque jour, s'achève et recommence!
Est-ce vivre? est-ce avoir, dans le trésor commun,
La part d'espace et d'air que Dieu fit pour chacun?...

« S'il n'a reçu le jour sous quelque toit rustique,
L'homme aura-t-il, d'ailleurs, une foi domestique?
Sentira-t-il jamais en lui se déployer
L'amour de ces vertus qui germent au foyer?

Et vos noms immortels, ô famille! ô patrie!
Toucheront-ils son âme avant l'heure flétrie?
Trois fois heureux les fils de ces vieilles maisons
Où mènent des sentiers frayés dans les gazons!
Ils habitent le nid cher à toute une race :
Là, tout garde à leurs yeux une pieuse trace;
A leur ample foyer quand ils veillent le soir,
Les ombres des aïeux près d'eux viennent s'asseoir.
Ce fauteuil, ce bahut, cette tapisserie,
De spectres bien-aimés peuplent la rêverie.
Ces livres, alignés sur deux rayons de bois,
Sont ceux que les parents usèrent sous leurs doigts;
A l'angle du salon cette horloge dressée
Leur a compté les jours de sa voix cadencée.
Rien de trop : point de faste et point d'hôte moqueur.
Plus le meuble est fané, plus il vaut pour le cœur!

« Que plus tristes à voir sont les toits de la ville!
Ici chaque maison n'est qu'une auberge vile,

Qu'un taudis encombré d'hôtes toujours changeants.
On y vit au milieu d'un tourbillon de gens.
Ces murs ne disent rien au cœur, à la mémoire.
D'équivoques odeurs sortent de chaque armoire. —
Qui, dans ce lit banal, avant moi s'est couché?
Ce velours, ce satin, par qui fut-il taché? —
Puis, après deux saisons, s'il faut que l'on en sorte,
Ce lieu devenu saint, où votre mère est morte,
Où vous avez reçu l'enfant qui vous est né,
Par quels hôtes impurs sera-t-il profané?...

« Tel est pourtant le sort, invariable et rude,
Que ce Paris si beau fait à la multitude.
Et tu le sais, hélas! tel fut toujours le mien!
Captif, comme un cheval qui ronge son lien,
En vain j'aspire à fuir; au moindre vent qui passe,
Par mes hennissements, je demande l'espace;
Un envieux destin, me fermant l'horizon,
Resserre chaque jour les murs de ma prison!

Croirais-tu que jamais, sinon par les poëtes,
Je n'ai connu les bois et leurs calmes retraites ?
Croirais-tu, déjà vieux, que j'ignore comment
Le blé qui me nourrit a porté le froment ?
Je sais qu'un laboureur se sert d'une charrue ;
Mais l'image, à mes yeux, en est seule apparue !
La vigne donne un jus que boit le genre humain ;
C'est toute ma science, et j'ai trente ans demain !... »

Ainsi, baissant le front, et tandis que la pluie
Tombait, tombait encor d'un ciel chargé de suie,
Tu prolongeais sans fin ton gémissant discours!
Les clochers, depuis lors, ont sonné bien des jours.
Eh bien, si ta tristesse est aujourd'hui la même,
Brise tes nœuds, ami ! tente un effort suprême ;
Viens, loin de ce Paris pour six mois déserté,
Pratiquer dans nos champs l'agreste liberté.
Hâte-toi ; des moissons l'œuvre chez nous s'apprête :
La moisson, le sais-tu ? la moisson, c'est la fête,

C'est le travail, mêlé de chants et de lueurs,
Qui de douze longs mois couronne les sueurs.
Déjà les bruns faucheurs, déjà les brunes filles
Vers nous, des monts voisins, descendent; les faucilles
Au soleil de juillet allument leur éclair;
Et l'écho rit partout, frappé d'un rire clair.
O pâle citadin, viens! d'une faux novice
Tu pourras, si tu veux, essayer le service;
Tu pourras, dans le pré qui descend du coteau,
Durcir tes blanches mains au manche du râteau,
Ou te faire enseigner, pour une œuvre diverse,
L'office du sarcloir, l'usage de la herse.
Comment germe le grain, comment tombent les blés,
Tous ces secrets profonds te seront révélés.
Viens; tu t'enivreras, pour une vie entière,
D'espace, de parfums, de brises, de lumière;
Tu passeras des nuits errant dans les forêts!...
Ta chambre, toutefois, achève ses apprêts:
Rustique chambre, aux murs tendus d'un papier fauve,
Où tu pourras, ami, du fond de ton alcôve,

Les yeux à peine ouverts, contempler dans les champs
L'homme au travail, les bœufs aux fronts lourds et penchants,
Et voir — sur l'horizon qu'encadre ta fenêtre —
Les troupeaux en chemin paraître et disparaître !

XI

LES DOUZE VERTUS *.

AU FRÈRE IRÉNÉE.

Jeune homme aux yeux baissés, qui, ton livre à la main,
Grave et silencieux, passes dans le chemin;
Toi qui, portant au front la candeur d'un lévite,
Fuis les plaisirs bruyants où le hameau t'invite;
Puisqu'un même sentier, suivi discrètement,
Nous réunit ce soir, — viens, causons un moment!

* Les frères de la Doctrine chrétienne font usage d'un petit manuel intitulé : *Les douze vertus d'un bon maître.*

Au retour des cités, où de longs jours d'étude
T'ont fait cet air pensif, cette froide attitude,
Tu rentres au pays, et ton projet, dit-on,
Est d'ouvrir une école aux fils de ce canton.
Pour ton pieux dessein que Dieu te récompense,
Jeune homme! nous, du cœur, nous t'admirons d'avance!
Réponds moi cependant : avant qu'il soit franchi,
Sur le seuil redoutable as-tu bien réfléchi?
Sinon, diffère encore, et, sévère à toi-même,
Fais, en face du ciel, ton examen suprême.

Auras-tu pour un art si modeste et si haut,
Toute l'âpre science et tous les dons qu'il faut?...
Toi, rebelle aux amours et chaste comme un prêtre,
Sens-tu, pour les enfants, rien qu'à les voir paraître,
Les tendresses d'un père en ton cœur s'émouvoir?...
As-tu, pour le répandre, un abondant savoir?
Dans chaque sol divers, soit ingrat soit fertile,
Sais-tu semer ton grain comme un semeur habile?...

Adroit comme une femme et froid comme un docteur,
Connais-tu des leçons la juste pesanteur?
En offrant à l'esprit l'or pur de la doctrine,
Sais-tu nourrir aussi le cœur dans la poitrine,
Et combien délicate est, à son jeune éveil,
La plus belle des fleurs qui croissent au soleil?...
As-tu cet œil perçant qui voit et lit dans l'ombre,
Et qui déchiffre un être en ses replis sans nombre?
Discernes-tu l'enfant inerte du rétif?...
Es-tu sévère et doux? — patient? — attentif?
Es-tu juste? es-tu droit comme doit l'être un juge?
Au coupable, qui va du prétexte au refuge,
Sauras-tu, sans faiblir, prescrire un châtiment,
Quand tu voudrais, peut-être, ému secrètement,
Et sauvant à regret la forme extérieure,
Serrer entre tes bras ce bel enfant qui pleure?...
Aimes-tu ton pays d'un généreux amour?
As-tu l'ambition de lui donner un jour
Des fils qui, décorant la terre paternelle,
Laboureurs ou soldats, marcheront dignes d'elle?...

Quoi de plus? habillé, nourri de charité,
Aimeras-tu ton art pour son austérité,
Et veux-tu, vieux enfin, dans quelque obscure grange,
Mourir sans avoir eu ni rançon ni louange?

Si toutes ces vertus, jeune homme, sont en toi,
Avec celle qui fait les prodiges — la foi!
Va, ne balance plus : au village où nous sommes,
Façonne des esprits et des cœurs, fais des hommes!
Et les maîtres fameux d'un autre art souverain,
Ceux qui taillaient le marbre et pétrissaient l'airain,
Ces princes du ciseau, Phidias, Praxitèle,
Auront, sous l'œil de Dieu, fait une œuvre moins belle!

XII

A ÉDOUARD IMER,

PAYSAGISTE*.

Te voilà donc, ami, loin des vallons de France,
Chevauchant aux déserts, seul avec l'espérance;
Ta palette en sautoir et tes pinceaux en main,
Te voilà poursuivant, jour et nuit, ton chemin
Sur cette terre illustre, où chaque pas soulève
Quelqu'un de ces tableaux dont tout artiste rêve !

* Du comtat Venaissin.

Tantôt sur le chameau, barque sans aviron,
Navire du désert, a dit le grand Byron,
Tantôt sur l'eau du Nil, au roulis de la cange,
Tu vas, comme conduit par la main de quelque ange;
Tu passes tour à tour en ton errant essor
Du vieux Caire à Ghizeh, de Memphis à Louqsor,
Et prends de chaque site, aux feuilles du cartable,
La couleur authentique et le trait véritable.

Devançant au matin le réveil de Memnon,
Tu commences ta course, oublieux d'Avignon !
Karnac t'ouvre ses murs incrustés de symboles.
La grande pyramide est près de là : tu voles
Mesurer d'un regard, dans le désert muet,
Ces éternels tombeaux dont parla Bossuet,
Qui, célant dans leur nuit des ombres inconnues,
Élèvent le néant des hommes jusqu'aux nues !
Au sommet du granit que le temps n'émeut pas,
Que vois-tu? Des Anglais qui prennent leur repas;

Et, selon moi, ce groupe occupant cette cime
Vaut presque la leçon de l'orateur sublime.
Des femmes près de toi, sans voile sur le sein,
Les cheveux lourds de graisse et d'huile de ricin,
Passent; — d'où venez-vous, beautés à peau brunie?
— Nous venons de bien loin, des monts d'Abyssinie.
Un fellah qui t'aborde, au retour de Philœ,
Te vend pour un centime un dieu qu'il a volé.
Ailleurs, un marchand juif t'offre, non sans mystère.
Des antiques — venus peut-être d'Angleterre:
Reliques à tromper l'œil d'un Champollion,
Que fabrique, a-t-on dit, la perfide Albion!
Mais toi, qui ne mords point au faux hiéroglyphe,
Tu rends la marchandise et chasses l'escogriffe.
Thèbes, d'ailleurs, t'appelle à ses ravissements;
Et tu n'as pas, je crois, à perdre tes moments.
Tu visitas hier les nécropoles sombres,
Tu gravis aujourd'hui des temples en décombres;
Tu ne peux te lasser de suspendre tes yeux
A ces entassements de blocs prodigieux,

A ces vastes monceaux de pierre impérissable,
Qu'au temps des Osiris, devenus grains de sable,
Élevait à ses dieux, dont il changeait les noms,
Un peuple adorateur des chats et des oignons!

O deuil, ô lourd sommeil de ces campagnes mortes,
Où l'on entre sans clefs dans Thèbes aux cent portes,
Où la ruine étale en tout lieu ses lambeaux,
Où le vide est partout, jusque dans les tombeaux!
Où l'on n'entend le soir, sur le Nil semé d'îles,
Que la plainte du fleuve — et de ses crocodiles!
A chaque nouveau site, à chaque pierre en deuil,
Tu jettes en passant un rapide coup d'œil.
En vain l'âpre soleil te consume et te ride;
Debout, de l'aube au soir, dans la plaine torride,
D'un colosse camard tu mesures les traits,
Ou consultes le sphinx... qui garde ses secrets.
Obélisques, frontons, piliers de marbre rose,
Tu reproduis la teinte, et la ligne, et la pose.

Voici dans ce rocher les Sépulcres des Rois;
Tu plonges dans leur ombre... Aux antiques parois,
Retrouvant quelque emblème, ibis ou scarabée,
Tu disputes au temps sa couleur dérobée,
Ou décalques au mur, d'un crayon singulier,
Des lunes, des soleils à tête de bélier!
Va toujours, cependant; va, cours de plaine en plaine;
De peur du tétanos, n'y dors qu'une heure à peine;
Ce soir, encor bien loin des fontaines d'Amrou,
Tu mangeras, peut-être, assis dans quelque trou,
Le modeste régal que sert la Providence.
Heureux et bien heureux, en tes jours d'abondance,
Quand tu peux ajouter au croûton de pain bis
La patte d'un héron ou l'aile d'un ibis!

Ah! quelque enchantement que le Nil te prodigue,
Tout cela, ce me semble, est beaucoup de fatigue!
Parle sincèrement; crois-tu qu'il soit besoin,
Pour faire une moisson, d'aller toujours si loin?

Tel ne fut point l'avis des rois du paysage :
Ruysdael, sans s'appauvrir en frais de long voyage,
Sans aller seulement de Harlem à Vinkel,
Récoltait cent tableaux d'un éclat immortel.
Toute grandeur n'est pas dans le seul grandiose ;
Winants, qui le savait, et peignait de la prose,
Quittant peu son village, eût donné mille fois
Un pylône sacré pour un moulin bourgeois.
La nature. après tout, reste encor la nature.
Un arbre comme un temple a son architecture;
Et Nicolas Berghem estimait sagement
Qu'une vache en un pré vaut bien un monument.
Toi-même, moins épris de l'ocre et du cinabre,
Toi-même sus trouver, non loin du cher Soumabre,
Aux endroits où du Rhône on voit reluire l'eau,
Tel sujet, tel motif d'esquisse ou de tableau
Dont Gautier fit l'éloge en ses *Salons* du Louvre.
Dieu sait, en quatre pas, tout ce que l'œil découvre!
Tout homme sachant voir peut, dans son horizon,
Faire un voyage immense autour de sa maison.

Assis au banc rustique où s'asseyait son père,
Il n'a qu'à voir passer dans l'ordre circulaire
Les jours et les saisons; et chaque heure du jour,
Chaque pas de ces mois dont Dieu régla le tour,
Donne à l'air, donne au sol, aux ruisseaux comme aux feuilles,
Une de ces couleurs qu'à genoux tu recueilles.
Il suffit d'un zéphir venu d'un point des cieux
Pour que l'espace entier se transforme à ses yeux;
Et l'éternel tableau, grâces au Maître habile,
Marche éternellement devant l'homme immobile!

O cher artiste errant, ce système est le mien;
Je l'ai pris de bonne heure et m'en suis trouvé bien.
S'il emporte avec soi peu de gloire en partage,
Pour moi, frêle rêveur, il a maint avantage :
Je puis, au jour naissant, partir pour mes coteaux,
Sans, pour cela, qu'il faille aiguiser des couteaux,
Et de lourds pistolets me garnir la ceinture.
Insoucieux je vais, je marche à l'aventure.

Et sans guide, au besoin, sais fort bien m'égarer.
Que si, dans mon sentier, je viens à rencontrer
Quelque digne passant, homme d'honnête mine,
Ou pâtre ou bûcheron qui devers moi chemine,
Je l'accoste et lui dis : *Bouen jour, tocco la man!*
Sans avoir entre nous besoin d'aucun drogman;
Ou si je vais, enfin, voir se lever l'aurore,
(Car, hélas! de ceux-là, mon cher, je suis encore)
Je crains peu de trouver, aux lieux où je me plais,
Le plus beau des soleils terni par un Anglais!

Donc, quand le front poudreux et la jambe lassée,
Tu seras satisfait de ta longue odyssée;
Quand tes yeux saturés auront, de jour en jour,
Assez vu de géants, du vieux Caire au Darfour,
Assez étudié le pylône et la crypte;
Alors — comme Israël au sortir de l'Égypte —
Tu béniras le ciel; et, j'en nourris l'espoir,
A mes foyers, enfin, tu reviendras t'asseoir.

Tu connais l'humble toit, les bornes du domaine,
Et, par un vert sentier, ce bois qui vous y mène.
Là, de mes calmes jours si l'allure t'endort,
Si pour toi le repos est un trop rude effort,
S'il te faut à tout prix, sous peine de t'éteindre,
Des crayons à tailler et des toiles à peindre,
A de certains endroits nous conduirons tes pas,
Que Ruysdael, à coup sûr, ne mépriserait pas.
Tu pourras, à ton choix, reproduire les formes
De ces vieux blocs de pierre, entassements énormes,
Où, grimpant à travers le houx, le câprier,
On voit, de temps en temps, passer un chevrier;
Soit l'antique fontaine, au marbre usé par l'âge,
Qu'assiégent à midi les cruches du village;
Soit les bords du torrent, noirs de limons bourbeux
Où partout s'est empreint le pied fourchu des bœufs,
Quand, reconduits le soir aux étables prochaines,
Ils se sont arrêtés parmi les sombres chênes,
Et que, sous l'œil du pâtre au large manteau roux,
Ils ont bu la belle eau qui fuit dans les cailloux;

Soit enfin — car du beau tout porte quelque trace,
Et le plus humble genre a son charme et sa grâce —
Soit enfin, sous un vent qui la ride en ses jeux,
Notre petite mare au flot marécageux,
Où, parmi les reflets des mûriers et des vignes,
Naviguent deux canards — que j'appelle mes cygnes!

XIII

A UN HOMME DU JOUR.

Arvo pascat herum, an baccis opulentet olivæ.

Ne me demande pas ce que rend à son maître
Ce champ qu'une chère Ombre a daigné me transmettre ;
Si les prés, si les bois, où ton souci me suit,
Au bout de l'an, toujours, sont d'un riche produit ;
Si la vigne au soleil, sur la côte pierreuse,
De bénéfices nets m'est une source heureuse,
Et si l'on ne pourrait — tranchons le mot brutal —
Tirer de mon domaine un meilleur capital.

Oui, je l'avoue, ami, de l'or qu'il représente
On ferait sans effort une plus lourde rente ;
Et tel que je connais pour un homme entendu,
Héritier du domaine, eût bien vite vendu :
Vite, il eût de ce sol, dont il voit les cultures
De la grêle et du vent courir les aventures,
Vite, il eût de ces bois au labyrinthe vert,
Qui ne produisent rien que fagots pour l'hiver ;
Vite, il eût de ces fleurs dont on ne saurait vivre,
Fait un chiffre quelconque inscrit sur le Grand-Livre,
Ou chez l'agioteur, avec son bulletin,
Un placement très-gros, s'il n'est pas très-certain.
Pensons-y, toutefois ; et, moins prompt en affaire,
Un jour encor, du moins, souffre que je diffère.

L'or a bien des attraits, tu le dis, j'en conviens ;
Mais la terre où l'on vit n'a-t-elle pas les siens ?
Eh quoi ! ce frais vallon, cette riante plaine,
Ces jardins, où le soir embaume son haleine,

Ces coteaux que la vigne orne de cent festons,
Ces prés aimés du pâtre et blanchis de moutons,
Ces taillis où, l'été, sous le frêne et le tremble,
Pour boire la fraîcheur, en famille, on s'assemble,
Ne valent-ils donc pas, au dire d'un marchand,
Dans la main de Shylock un or bien trébuchant?
Quoi! ce calme horizon dont la paix vous entoure,
Ce docile terrain que soi-même on laboure,
Ce morceau de pain bis qu'on n'a pas acheté,
Et ce loisir heureux, et cette liberté
De venir et d'aller, de rentrer à son heure:
Cette placidité d'une chère demeure
Dont jamais l'importun, aux villes familier,
Ne trouble de son pas le tranquille escalier,
Et ces longs entretiens au coin de la terrasse,
Avec son doux Virgile, avec son cher Horace,
Auraient-ils à ton sens moins de prix, moins de poids
Qu'un or qui vous parvient sali par tant de doigts? —
N'est-ce rien, n'est-ce rien, lorsque dans son domaine,
Le matin ou le soir, pensif, on se promène,

Que de faire lever du sol, à chaque pas,
Quelque cher souvenir qui vous parle tout bas?...
Cet orme était celui sous qui, l'heure venue,
Ma mère chaque jour, à sa place connue,
S'asseyait; et de là, sans cesser de nous voir,
Grave, elle murmurait ses oraisons du soir.
Ce généreux pommier, qui sait combien je l'aime,
Est sorti d'un pepin semé par elle-même.
Voyez-vous ce vieux frêne aux noirs et rudes nœuds?
Un autel fut dressé dans son flanc caverneux,
Et mes sœurs, quand vient Mai qui refleurit nos landes,
A la Madone agreste y tressaient des guirlandes.
C'est là, près du torrent, au murmure des bois,
Qu'enfant je lus René pour la première fois.
C'était un soir d'automne, et sur les plaines sombres
La nue à chaque instant courait en larges ombres,
Et, secouée au vent, la feuille des rameaux
En tombant sur la page y dérobait les mots!...
Et plus tard n'est-ce point ici — pourquoi le taire?
Que tous deux, réunis au sentier solitaire,

Elle et moi, nous allions, quand la fleur du chemin
Lentement s'effeuillait de sa main dans ma main ;
Quand le vent des halliers, qui la nuit s'y balance,
Exhalait des soupirs moins doux que son silence?...
Non, non, si tout cela cesse un jour d'être cher ;
Sans un noir déplaisir, sans un regret amer,
Si l'on vend un matin son paradis intime,
Et si l'or ici-bas a seul droit qu'on l'estime,
Juge à ton gré de moi ; je ne suis, j'y consens,
Qu'un rêveur qui du monde ignore encor le sens,
Qu'un bachelier naïf, indigne, quand il passe,
De regarder Giton ou Turcaret en face !...

Adieu ! — Songe après tout, grand homme du report,
Que le temps où l'on cause est un capital mort !

XIV

A HENRI IV.

Les douze ans qui s'écoulèrent de la paix de Vervins à la mort de Henri IV forment la plus belle de ces périodes de prospérité qui apparaissent, de loin en loin, dans le sombre et sanglant tissu de notre histoire.

(Léonce de Lavergne, *Essai sur l'économie rurale.*)

Pour m'abriter, hier, d'un orage d'automne,
(Car septembre est un mois qui chez nous pleure et tonne)
J'étais entré le soir, surpris au coin des bois,
Chez de vieux bûcherons, braves gens d'autrefois
Où l'hospitalité n'est jamais prise en faute.
Là, tandis qu'avec soin la fille de mon hôte

Faisait, devant un feu de rameaux pétillants,
Sécher ma lourde cape aux plis tout ruisselants,
Je regardais, aux murs de la hutte isolée,
Sur un grossier carton mainte image collée :
L'une représentait la Vierge aux Sept-Douleurs ;
L'autre mon saint patron, qui porte un lis en fleurs ;
Saint Pierre avec ses clefs était là, fier apôtre ;
Saint André, mis en croix, apparaissait dans l'autre ;
Tout un groupe, en un mot, du royaume des saints
Autour de l'humble asile ! — Un seul de ces dessins
M'offrit les traits connus d'un prince de la terre.
La ligne en maint endroit péchait, à ne rien taire ;
La couleur abusait des tons chauds et criards.
Hélas ! que voulez-vous qu'on ait pour six liards ?
Mais, à de certains airs d'auguste bonhomie,
Au sourire royal baignant la lèvre amie,
Au mâle orgueil du front blanchi sous le harnais,
On te reconnaissait bien vite, ô Béarnais !
O roi des durs combats et des douces paroles,
Le seul que ce bon peuple, avare d'auréoles,

Au mur de sa cabane estime digne encor
De se mêler aux saints de sa légende d'or!

Je ne viens pas ici, roi que mon œil contemple,
Dieu dont une chaumière est désormais le temple,
Flatteur d'arrière-ban, t'offrir à deux genoux
Un de ces encens vils qu'on brûlerait pour tous.
On le sait, d'une humeur qui passe pour étrange,
Autant que je le puis, j'épargne ma louange :
A tel prix je la mets que le Maître immortel
Est le seul Dieu vivant dont j'adore l'autel !
Mais trois siècles passés légitiment l'éloge ;
A chanter des tombeaux rarement on déroge ;
Et l'on peut courtiser, sans en attendre un prix,
Des rois morts, dont le trône est lui-même un débris!

Je t'aime donc, ô prince, et te rends mon hommage!
Je fus ton courtisan à toi, dès mon jeune âge :

Je n'étais qu'un enfant, la veille nourrisson,
Déjà je m'éveillais au bruit de ta chanson!
Par mon aïeule antique, assise dans sa chaise,
Femme grecque au berceau, mais de cœur si française,
Que de fois je me fis, attentif et jaloux,
Conter ces vieux récits dès longtemps sus de tous;
Ces chasses dans les bois, où ton cheval s'emporte;
Ces chaumières, la nuit, où, loin de toute escorte,
Tu pénètres, voulant par toi-même, ô Henri,
Savoir quel est le pain dont ton peuple est nourri;
Ou, chez le charbonnier, venant, simple compère,
Forcer la vérité dans son dernier repaire!
Et ces propos charmants, si pleins de sel gaulois;
Et ces bontés du cœur qui valent des exploits;
Et tes premiers plaisirs, vagabonds et fantasques,
Quand, pieds nus, tu courais parmi tes jeunes Basques,
Déjà premier de tous et déjà combattant!
Et ta mère, qui veut accoucher en chantant,
Afin de mettre au monde un fils d'allure rare;
Et ton aimable aïeul, ce bon roi de Navarre,

Qui, devant ton berceau, pris d'un orgueil divin,
Avant le premier lait te verse un flot de vin !
Récits, bons mots, gaietés, refrains connus du monde ;
Sans compter les amours — autre veine féconde !

Enfant, je t'aimai donc en enfant ; — aujourd'hui,
L'homme te rend un culte austère comme lui.

Où je t'aime surtout, grande âme tendre et fière,
Où se révèle à moi ta gloire tout entière,
Ce n'est pas, quel que soit leur vif rayonnement,
Aux jours de ces combats livrés si bravement,
Tantôt contre Biron, tantôt contre Mayenne,
Toujours au nom des droits qu'il faut qu'un roi soutienne ;
Quand, pour faire après toi voler ton escadron,
Tu n'as qu'à lui montrer la plume de ton front !
Ce n'est pas dans ces temps dignes de l'Iliade,
Quand, au sortir d'un bal, tenté d'une escalade,

Tu prends en une nuit Flamarens ou Cahors ! —
Aussi vaillant jouteur au dedans qu'au dehors,
Ce n'est pas quand, surpris au cœur des citadelles,
Tu cours à leur défense, et qu'avec tes fidèles,
Disputant à la nuit des faits d'armes si beaux,
Sur la brèche des tours, tu te bats aux flambeaux !...
Ce n'est pas quand un soir, après la fête d'Arque,
Sur l'affût d'un canon que ton propre sang marque,
A peine renouant ton écharpe en haillon,
Tu n'écris que ce mot : Pends-toi, brave Crillon !...
Au pur matin d'Ivry, ce n'est pas même encore,
Quand, levant ta visière et le front vers l'aurore,
Tu dis au Dieu très-haut dont le regard t'a lui :
Si je dois mal régner, que je meure aujourd'hui !
Ce n'est pas même, enfin, quand Paris à toi s'ouvre,
Et que, roi triomphant qui marche vers son Louvre,
Tu recueilles l'amour de ce peuple égaré
Qui par toi fut conquis et par toi délivré !

Non, ce n'est point alors! c'est plus tard, c'est à l'heure
Où, fermant du pays la plaie intérieure,
Après trente ans passés de combats intestins,
Au royaume étonné tu fais d'autres destins.
C'est quand, te souvenant de tes courses premières,
De mainte halte au seuil des plus pauvres chaumières,
Tu viens guérir les maux que souffrent à la fois
Et l'homme et le sillon dévasté; quand tes lois
Relèvent par degrés de leur longue souffrance
Le travail, l'art modeste, et le labour de France! —
Tu n'étais pas de ceux, ô paternel vainqueur,
Roi dont l'amour du peuple enflammait le grand cœur,
Tu n'étais pas de ceux dont l'oblique industrie
De rêves décevants abuse la patrie,
Des fils de la campagne encombre les cités,
Leur inocule à tous la soif des vanités,
Et leur fait, enivrés de luxure et de faste,
Oublier le vieux sol, désert toujours plus vaste.
Aveugles qui, semant le mal sans le prévoir,
Font d'un fléau public un ressort du pouvoir!

Prince mieux avisé, tu savais que la terre
Nourrit toute vertu mâle, stoïque, austère,
Et que ce peuple enfin qu'au sillon tu gardas,
En un jour de besoin, fait les meilleurs soldats!

Pour lui tu prodiguas tes soucis et tes veilles;
Pour lui, de jour en jour, tu créas des merveilles.
Songeant à ses greniers plus qu'à tes arsenaux,
Tu versas à pleins bords l'eau de mille canaux;
Tu sillonnas les champs de cent routes nouvelles.
Pâturage et Labour, ces fécondes mamelles,
Retrouvèrent par toi leurs antiques trésors.
Près de toi se rangeaient, secondant tes efforts,
Les seuls amis du pauvre, hommes aux voix sincères,
Les Rosny, les Sancy, les Olivier de Serres!
L'un réprimait le poids des jougs et des impôts;
L'un veillait aux forêts, l'autre au soin des troupeaux;
A ton ordre, il plantait aux bords de chaque voie
L'arbre dont se nourrit le ver qui fait la soie;

Au versant des coteaux, il greffait par milliers
Les ceps dont les tributs regorgeaient aux celliers.
Ah! pour les travailleurs par qui notre pain germe,
Ce furent de beaux jours! — Ces hommes de la ferme
Que l'on voyait naguère, et que l'on vit depuis,
— Dès ce roi dont sa cour a fait le grand Louis, —
Sur de maigres sillons s'accroupir nus et hâves,
Plus malheureux qu'à Rome autrefois les esclaves,
Désormais oubliant et la honte et la faim,
Reprirent vie et joie; on put les voir enfin
Bien chauffés, bien vêtus, l'habit sans trous aux manches,
Et tous eurent au pot la poule des dimanches;
Et, comme fit pour toi l'ancêtre couronné,
Tout aïeul d'un vin pur mouilla son nouveau-né!

Et tout cela pourtant, justice, amour, sagesse,
Du trône à la chaumière incessante largesse,
Tant de lois, tant d'édits scellés de sceaux divins,
Tant de bienfaits au loin semés depuis Vervins,

Tout devait, juste ciel ! s'achever par le crime,
Par un coup de couteau dans ce cœur magnanime!

O mystère! ô destin! démence du poignard!
Il manquera Néron, mais il atteint César;
Non loin de Henri huit qu'il néglige d'abattre,
Sur le cœur de son peuple il choisit Henri quatre!

Ah! ce cœur eut sa plaie, ouvert du même coup;
Cette mortelle atteinte, on la sentit partout,
Partout, d'une frontière à l'autre du royaume,
Et moins dans les palais que sous les toits de chaume!
Les femmes, les vieillards pleuraient dans les hameaux;
Tous du sombre avenir prophétisaient les maux.
Que dis-je? à cette angoisse immense, au deuil suprême,
On vit s'associer la nature elle-même :
Les bois, ces mêmes bois qu'avaient plantés ses mains,
S'effeuillaient, a-t-on dit, aux deux bords des chemins;

Les troupeaux sur les monts, les bœufs dans les vallées,
Au loin remplirent l'air de leurs voix désolées ;
Et, des remparts de Pau séculaire blason,
Le taureau du Béarn tomba de l'écusson *.
C'en était fait, hélas! bonheur, gloire, espérance,
Mouraient avec ce règne, et depuis lors, ô France !
A tous ces ouvriers sur ta glèbe inclinés
Jamais si doux loisirs ne furent plus donnés.
La chute commença qui sans fin se prolonge!
Mais de ces temps perdus et pleurés comme un songe,
De ces jours fugitifs, comme d'un âge d'or,
Un parfum t'est resté qui te parfume encor !

Ainsi, du temps de Rome, alors que son empire
Allait d'un chef mauvais passant aux mains d'un pire:
Quand les mâles vertus tombaient de jour en jour;
Quand la mort, quand l'exil emportaient sans retour

* Sur ces détails légendaires, voir les mémoires du temps.

La foi, l'âpre fierté, l'orgueil héréditaire ;
Quand le deuil, s'étendant des âmes sur la terre,
On put voir, sombre aspect ! l'ortie et le chardon
Gagner partout les champs livrés à l'abandon,
Et l'antique charrue, autrefois tant aimée,
Désormais négligeant la glèbe non semée,
Les derniers laboureurs, longtemps, groupe orphelin,
Déplorèrent entre eux ce funeste déclin,
Et longtemps, au désert, quelque grange éplorée
Se souvint des grands jours de Saturne et de Rhée !

XV

DÉCEMBRE.

A ***.

Benedicite, gelu et frigus, Domino!
Benedicite, glacies et nives!...

(Daniel, III.)

Oui, l'hiver même, aux champs, l'hiver a ses attraits;
Vainement ton pinceau, calomniant ses traits,
Lui prête un masque sombre aux yeux chargés de larmes:
Moi qui l'ai vu de près, je connais mieux ses charmes,
Et pourrais te le peindre, ami, non sans raison,
Comme une bonne et douce et clémente saison!

Ce n'est plus, il est vrai, les beaux jours et leur joie ;
Ce ne sont plus les fleurs sous qui la branche ploie ;
De l'herbe et du ruisseau ce n'est plus la chanson ;
Le riche été qui dort, couché sur sa moisson ;
Ce n'est plus même, avec ses tristes harmonies,
L'automne couronné de guirlandes jaunies ;
C'est toutefois encor, dans son austérité,
Un temps dont s'est épris quiconque l'a goûté !
Il est, il est surtout, par un ciel de décembre,
Des jours de douce paix, des jours aux reflets d'ambre,
Où l'âme, à la clarté du pâle rayon d'or,
Comme une fleur d'hiver, s'épanouit encor.
On peut, même en foulant le froid tapis de givre,
Marcher d'un pas joyeux et s'applaudir de vivre !
On peut, devant un feu qui pétille au foyer,
Voir, sans ombre au cadran, les heures ondoyer. —
Moi-même, devançant le jour prêt à renaître,
Que de fois de mon lit je passe à ma fenêtre !
A travers mes vitraux, que de fois, attentif,
Je surprends du matin ce premier point furtif

Qui, de mes froids coteaux rasant les silhouettes,
Propage à l'Orient ses pâleurs violettes! —
Des vapeurs de la nuit émergeant par degrés,
Les sommets tour à tour pointent, mieux éclairés,
Jusqu'au moment précis où l'astre qui s'épanche
Couvre de sa splendeur toute la plaine blanche.
O lumière! ô réveil! — En vain, de son manteau,
L'âpre saison revêt la plaine et le coteau;
En vain mes hauts tilleuls, sans feuille et sans murmure,
Découpent sur le ciel une aride ramure;
Tout, au divin rayon qui plonge du ciel clair,
Se transfigure aux yeux dans un immense éclair,
Et chacun des troncs nus où le reflet se pose
Semble, dans un saint temple, une colonne rose!

Puis viennent des moments de tranquille douceur :
La prière attendrie, et l'étude sa sœur;
Quelque poëte ancien, cher et sévère maître,
Dont soi-même on se chante un sonore hexamètre;

Quelque sage inspiré, — Marc-Aurèle, Augustin,
Platon, — que l'on feuillette un peu chaque matin.
On compare, on médite, on relit une page.
De tout voile importun l'esprit qui se dégage,
Dans un clair demi-jour, découvre et saisit mieux
La vérité longtemps refusée à nos yeux.
L'heure pourtant s'écoule, et du soir, qui vient vite,
A prier de nouveau la cloche nous invite.
Ah! pour de pareils jours, trop rapides instants,
Combien je donnerais de vos jours de printemps!...
Jours de paix solitaire, où le cœur se renferme;
Jours de repos fertile et de travail en germe,
Où, comme le sillon couve son grain, l'esprit
Prépare sa moisson qui dans l'ombre mûrit!

N'en est-il pas de même, ô vieil ami, d'un âge
Où la tombe, déjà, se montre au voisinage?
Quand la mort, qui vers nous s'approche doucement,
Nous dispose au sommeil par le recueillement!

L'âme en soi-même, alors, se replie et s'apaise;
Sous la neige des jours qui descend et lui pèse,
Légère encor pourtant et fuyant tout bas lieu,
Elle se sent monter, toujours plus près de Dieu!
Un air plus transparent l'enveloppe et la baigne;
La terre n'a plus rien qu'elle désire ou craigne;
Et, du côté des cieux, l'horizon plus ouvert
Lui montre ce printemps qui va suivre l'hiver!

L'aurais-je cru, mon Dieu, quand la jeunesse folle
M'entraînait, le front ceint de sa blonde auréole,
Que l'âge aussi viendrait qui ralentit le pas!
Il arrive pourtant, et je ne m'en plains pas.
Ces jours que je traitais d'impossible chimère,
Ces jours ne sont pas tous faits d'une lie amère;
Et le vin que l'on boit dans la coupe d'adieu
Peut mériter encor qu'on en bénisse Dieu!

Si je n'ai plus en moi ces ivresses de l'âme
Que la fièvre des sens échauffait de sa flamme;
Si je n'ai plus l'élan qui pousse aux fiers travaux,
D'un autre âge plus mûr je tiens des dons nouveaux.
Si je n'ai plus l'éclat du matin qui se lève,
J'ai la sérénité du jour, quand il s'achève.
Si je n'ai plus l'espace ouvert sur l'avenir,
A défaut des longs vœux j'ai le long souvenir!
Je vous revois passer à travers une brume,
Tristes bonheurs d'un jour, perdus sans amertume;
Visions du matin, doux fantômes en deuil,
Qu'à l'horizon voilé je suis encor de l'œil!
Adieu! — l'espoir n'est pas que votre temps renaisse,
Rires évanouis, chansons de ma jeunesse!...
Comme le voyageur, sorti d'une cité
A l'heure où vient la nuit dans sa tranquillité,
A chaque pas qu'il fait dans la sombre étendue,
Saisit moins la rumeur derrière lui perdue,
Ainsi vous expirez, à ce tomber du jour,
O voix que la distance affaiblit tour à tour!

Ainsi vous expirez; et tandis que j'avance,
J'entends mieux les conseils que Dieu donne au silence.
A mesure qu'au loin, passagères vapeurs,
Tombent des passions les mirages trompeurs,
De toute vérité je vois mieux la figure.
Il se fait dans mon âme, et plus haute et plus pure,
Ce doux je ne sais quoi de grave et de pieux,
Qui, du cœur, se répand sur le front des aïeux! —
Comme un navire en mer, déjà voisin des côtes,
Voit les cimes vers lui venir toujours plus hautes,
Je vois, de jour en jour, s'approcher et grandir
Les cimes du tombeau qui semblent resplendir!
Sans effort, dans un air plus pur et plus sonore,
Je distingue déjà, baignés par une aurore,
Les palmiers du rivage, et, tout chargés de fleurs,
Ces jardins caressés par des souffles meilleurs!

O Dieu! si près du bord, sur les eaux endormies,
Prolonge-moi le cours de ces heures amies :

Après tant de faux biens goûtés confusément,
Laisse m'en savourer le chaste enivrement.
Seul en ce coin désert, lieu que j'aime et qui m'aime,
Oublieux de la terre, oublié d'elle-même,
Permets que sous tes yeux, plus calme chaque jour,
Je m'apprête en silence aux fêtes de l'amour,
Et que mon âme enfin, semblable à l'hirondelle,
Au rivage sacré s'élance à tire-d'aile !

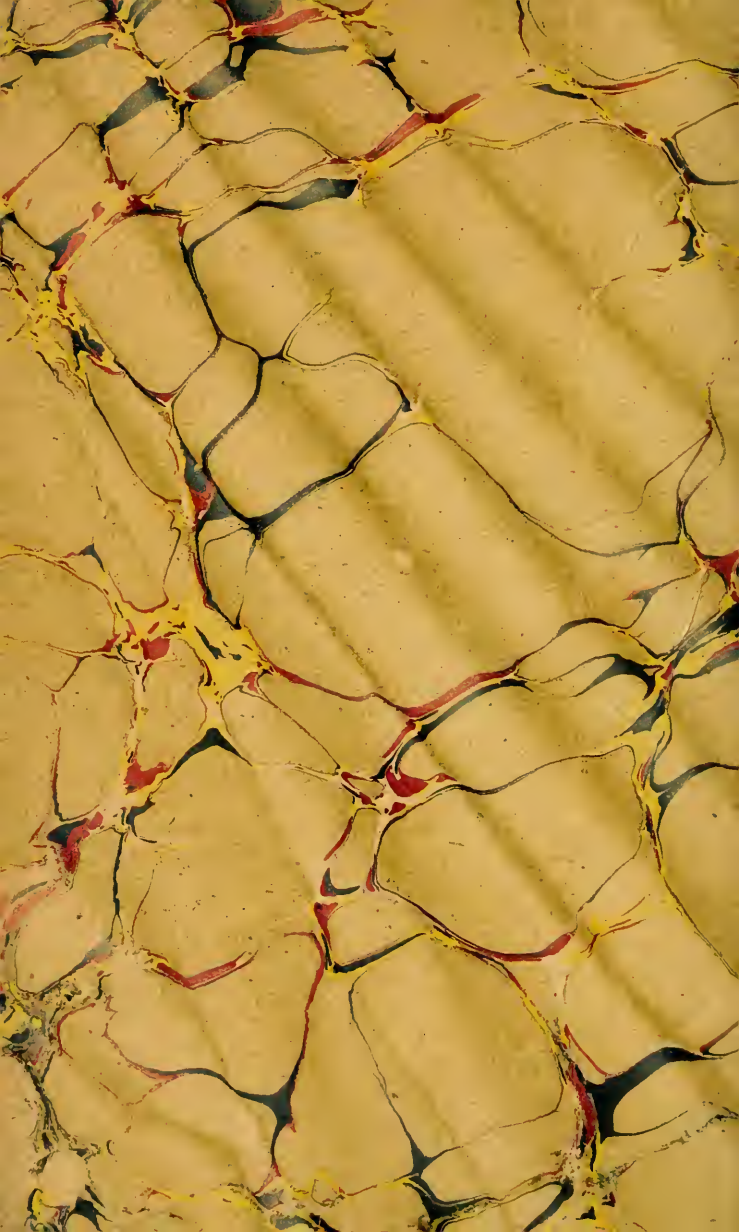
FIN.

TABLE

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

PARIS. — TYP. J. CLAYE, RUE SAINT-BENOÎT, 7.



Autran, Joseph Antoine
Épitres rustiques

